

Richard DALLAIRE

# Les peaux cassées



aíto



LES PEaux CASSÉES

DU MÊME AUTEUR

*Le Marais. Allégorie d'une existence partielle*, Éditions Sémaphore,  
2009

Richard Dallaire

# Les peaux cassées

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dallaire, Richard, 1977-

Les peaux cassées

ISBN 978-2-89694-158-2

I. Titre.

PS8607.A464P42 2013 C843'.6 C2013-940260-8

PS9607.A464P42 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Illustration de la couverture: Lars Henkel  
([www.reflektorium.de](http://www.reflektorium.de))

ISBN: 978-2-89694-158-2

© Éditions Alto, 2013





À ma mère, pour qui le don de soi  
n'est qu'une évidente nécessité



« En raison de la crise économique, la  
lumière au bout du tunnel sera fermée  
jusqu'à nouvel ordre. »

Richard DESJARDINS



Emménager dans un trois et demi par un cuisant samedi de juillet marqua le commencement de notre vie à deux. Le vieux quartier usé, habillé de briques rouges et de fer forgé, rôtissait. Sur les immeubles s'appuyaient de fragiles escaliers en colimaçon menant à des balcons squelettiques sur lesquels des jardinières s'accrochaient et des voisins flétrissaient. Le long de la rue, une dizaine d'érables et de peupliers défiaient l'asphalte en levant leurs quelques branches pour saluer le soleil. Perchés sur les corniches, quelques moineaux bavardaient sous le regard affamé des maigres et broussailleux chats de ruelle.

Les cordes à linge chargées de guenilles qui zébraient les cours arrièreraient coloraient les ruelles. Des feuilles de tôle grise, tordues et trouées, recouvraient les façades, offrant des gîtes aux pigeons qui roucoulaient et chiaient dans les cages d'escalier. Les enfants

de gouttière perdaient leur temps dans les racoins, embusqués derrière les palissades, guettant l'occasion de tuer l'ennui.

C'est là que nous avons déposé nos affaires et nos vies sans trop savoir pour combien de temps. Les bras chargés de quelques meubles et boîtes, nous montions et descendions sans relâche les nombreuses marches brûlantes menant à notre nouveau chez-nous. Nos pas s'enfonçaient dans le bitume chauffé par le soleil et le goudron s'agglutinait en lourdes galettes sous nos semelles. Le soir venu, nos souliers n'étaient plus que de collantes enclumes.

Sur le balcon, deux bières avaient suffi à détendre nos muscles déjà ramollis par la chaleur. De l'auto-route nous parvenait le grondement de la houle urbaine nourrie par le ressac des voitures, un bourdonnement informe semblable à celui que l'on entend en collant son oreille à un coquillage.

Sans doute fatigués eux aussi, les arbres paraissaient savourer la fraîcheur qu'une légère brise transportait. Dans la rue, quelques fêtards s'abîmaient dans l'alcool autour des feux de poubelles. Les moineaux ne bavardaient plus.

Plus tard, assis sur des boîtes dans notre nouvelle cuisine, Carole et moi n'avions que nos regards qui s'effleuraient pour nous dire des choses minuscules. Par la fenêtre, j'aperçus une étoile qui perçait le voile de smog pour nous rassurer : le ciel était toujours là.



J'avais connu Carole au bon moment. Un an auparavant, prisonnier d'une trop longue saison des pluies, je nageais seul dans un verre dont je cherchais le fond. Je n'entendais plus que le bruit des régiments de gouttes s'abattant autour de moi. Rien n'indiquait qu'un rivage valait la peine d'être espéré.

À notre première rencontre, je n'avais même pas remarqué les fines branchies qui striaient son cou. Pourtant, elles palpitaient, laissant deviner un souffle plus grand que nature. Je compris par la suite qu'elles pouvaient filtrer assez d'air pour affronter les pires refoulements.

Elle me raconta être née de la mer, dans une ville portuaire sur laquelle le vent salin s'abattait sans jamais s'essouffler. Enfant, elle traînait en bordure des quais, nageant dans des eaux poissonneuses et se faufilant entre les filets. Le goût salé des larmes lui était familier. Elle avait la connaissance du large ; elle savait lire les signes qui prédisent la tempête ou précèdent l'embellie.

« Les débordements finissent toujours par s'apaiser. Tout comme les cycles lunaires commandent les marées. On n'y peut rien. »

Après plusieurs mois en compagnie de cette femme poisson, je n'avais plus eu le cœur à l'averse. Elle avait eu du souffle pour deux jusqu'à ce que je reprenne le mien.



Sans trop le savoir, nous étions doués pour vivre ensemble. Peu portés vers l'abondance, nous ne possédions que très peu de choses. Notre barda se composait, selon nos critères, de l'essentiel.

Nous possédions le bonheur à petite échelle : le rire, un café chaud, le désir et un lit douillet.

Je m'employais chaque soir à rendre plus adhérent le mortier qui me liait à Carole. L'amour est une pâte, l'écoute et la tendresse sont les mains qui la pétrissent. Je veillais à ce que nous restions confortables, bien au chaud et à l'abri dans ce beau pétrin.

Le premier à franchir le seuil de notre porte fut M. Leonetti, un infatigable arpenteur de trottoir qui traînait toujours avec lui une bosse sur l'omoplate gauche. Son dos cabossé l'obligeait à adopter une posture tordue, rappelant davantage la silhouette du bonzaï que celle de l'homme. Ses yeux ne quittaient le sol que lorsqu'il entonnait une sérénade tirée de son vaste répertoire réunissant les plus grands compositeurs italiens. Sortant de son large sourire, sa voix forte et juste de ténor faisait oublier son physique dissonant.

Sa marche saccadée obéissait à un très lent tempo. Frappé par l'inspiration, il s'arrêtait quelques secondes pour entonner quelques mesures avant de reprendre son élan jusqu'au prochain arrêt. Il n'était jamais pressé.

« Vous savez, Carole, disait-il, votre sourire est un redoutable remontant. Comme un bon Bordeaux : un brin corsé, mais laissant s'épanouir tous les arômes du fruit. »

Moi aussi, j'aimais voir s'arquer les lèvres rouges de Carole et entrevoir ses dents blanches et rieuses. Aux extrémités, les commissures se plantaient dans des joues qu'on devinait bien entraînées à l'exercice, souvent difficile, du sourire. Suivant le mouvement, le front poussait les sourcils vers le centre du visage, soulignant quelques rides bienveillantes qui resseraient le cadre autour de ses yeux. Ainsi apparaissait le regard, au fond duquel on distinguait une lumière dansante. Je m'y accrochais comme à la lueur solitaire d'un réverbère dans une ruelle sombre.

« C'est gentil à vous de m'inviter pour un café », disait Leonetti.

Ces cafés pouvaient s'étirer sur plusieurs heures, pendant lesquelles il racontait quelques souvenirs qui ressemblaient à des extraits d'un manuel de survie. Chacune de ses histoires détaillait la manière de soigner les entailles que les deuils nous laissent aux tripes. Il ne s'apitoyait jamais, prenant ce que la vie lui offrait, du mauvais jusqu'au bon en passant par une bonne dose de pire. Nous ne connaissions pas son âge, mais chaque fois nous en savions un peu plus sur les sentiers que sa vie avait foulés.

« C'est un plaisir, une chance de recevoir un chanteur de votre calibre.

— Vous me flattez, Carole. »

C'était dans sa nature. Carole ne se retenait jamais lorsqu'il s'agissait de distribuer les compliments.



Nous apprenions à apprivoiser notre nouveau quartier et la grande variété de spécimens qui y nichaient. Peu à peu, certains membres de cette faune ordinaire se frayèrent un chemin dans notre nid, attirés par les oreilles bienveillantes de Carole. Après Leonetti, ce fut au tour de M<sup>me</sup> Béatrice d'en profiter.

C'était une très grosse femme qui peinait à supporter la généreuse ganache qui l'entourait. Cette importante enveloppe exigeait beaucoup de souffle et de sueur pour son transport.

Sa corpulence lui causait de nombreux maux et elle évoquait ses diagnostics et ses traitements avec vigueur. Sur ce point, elle était infatigable. L'artère qui s'obstrue, l'ulcère qui enfle, l'arythmie qui s'excite, la pression qui monte, le moral qui baisse, la constipation qui bouche, l'urémie qui chauffe...

Par-dessus tout, elle redoutait de s'assécher.

« Vous savez, Carole, il n'y a rien de pire que l'assèchement des viscères. Ça vous agrandit le vide aux entrailles, ça vous ramone le dedans. À la longue, ça vous évide. Comme un fruit. »

Carole écoutait ces paroles avec patience, profitant de rares silences pour enchâsser quelque parole

apaisante. M<sup>me</sup> Béatrice, davantage pourvue de bouche que d'oreille, poursuivait alors son monologue avec frénésie, faisant vibrer les nombreux mentons qui tombaient en cascade sous son visage bouffi.

Tout ce qu'elle racontait était plutôt pénible à entendre. Ses mots se bousculaient vers la sortie, désorientés, comme autant de fous tentant de se soustraire à une foule compacte. Je me surprénais parfois à ne plus l'écouter. À son départ, elle laissait toujours quelques seaux de larmes que je poussais négligemment dans un coin de la cuisine.



Carole était friande de bonne bouffe autant que de la vie et je me réjouissais de partager sa table. Avec elle, le Clos de la Broussaille se transformait en Château Lagrange ou en Domaine de la Butte. Le liquide réchauffait nos joues et les discussions suivaient ce chaud courant.

Nous allions souvent manger au milieu du décor exotique du restaurant de M. Foo. Des photos de pirogues valsant sur des baies émeraude ornaient les murs et des serpents-dragons à plumes jaunes et bleues voletaient en tous sens. Ces volatiles planaient au-dessus de nos têtes et entre les tables, entraînant dans leur sillage M. Foo armé d'un balai. Il ne partageait pas notre affection pour ces bestioles.

Nous choisissions toujours la même table, un peu en retrait du brouhaha de la salle à manger. Nous

étions lents à décider de nos plats, lui était long à nous les servir. Dans son restaurant, le temps n'avait aucune raison de se presser.

Pour le taquiner, nous laissions une assiette sous la table pour les serpents-dragons, qui se précipitaient sur le butin. Silencieux, nous écoutions le bruit des petites bouches qui s'empiffraient. Une fois repus, ils se couchaient sur les genoux de Carole.

«Vous êtes bien la première à les apprivoiser. D'habitude, ils mordillent les clients et vident le restaurant.»

Un peu avant la fermeture, j'allais souvent chercher une deuxième bouteille de rouge que nous terminions avec lui. Suivant le courant du vin, la nostalgie descendait en lui et ramenait à la surface quelques souvenirs naufragés.

«J'habite dans ce quartier depuis vingt ans avec ma femme, mais mon pays me manque toujours autant.»

Un soir, il nous raconta son enfance paisible, brisée par un départ en catastrophe, et son regret de n'avoir pu faire le chemin inverse pour y élever ses trois enfants. Chacun d'eux étudiait dans un autre pays. Sa femme et lui tenaient ce restaurant pour payer leurs études.

«J'ai déraciné mes enfants pour des raisons qu'ils ne connaissaient pas. Ensuite, ce sont eux qui sont partis aux quatre coins du monde. Ça fait plus de cinq ans que nous n'avons pas été réunis.

— Seuls les arbres ont des racines, les hommes ont des jambes et vos enfants ne font que s'en servir, dit Carole.

— Il est quand même difficile de mettre des enfants au monde et de les voir partir. Vous devriez voir ma femme. C'est encore plus dur pour elle. »

M. Foo termina sa coupe d'un trait. Après un bref silence, son sourire se réveilla.

« Allons ! Ne soyons pas tristes. D'autres n'ont rien à manger et à boire. Apprécions notre chance. »

Nous bûmes notre vin bon marché en nous racontant des histoires légères comme des bulles de savon. Les rires de Carole et de M. Foo rebondissaient dans le restaurant. La compagnie de ces deux-là redonnait un peu de saveur aux choses simples. Ils faisaient partie de cette race presque éteinte de remblayeurs de néant qui savaient s'amuser malgré tout.



Carole semait à la ronde une grande quantité de réconfort. Une promenade dans le quartier avec elle ressemblait à la tournée d'un médecin au chevet de ses malades. Tous s'arrêtaient pour se confier à elle.

Un jour, alors que nous prenions une pause à une terrasse, Bernard, un résident du Centre de longue durée, se joignit à nous.

« Rose se fane de plus en plus chaque jour. Ils ont beau lui récurer tout l'intérieur, rien n'y fait. »

Il nous racontait ses inquiétudes à propos de sa femme, qui n'était pas dans un état qui vaille la peine d'être vécu.

« Après chaque opération, elle revient chez nous avec un bout en moins. Je ne lui donne plus longtemps avant qu'elle ne disparaisse complètement.

— Ils ne pourront jamais lui enlever ce qu'elle ressent pour vous. »

Carole plaçait ça et là, surtout au bon moment, des paroles encourageantes, des éclaircies au milieu de la brume.

« Je n'en suis pas certain. »

À les écouter, je comprenais mieux l'attirance du voisinage pour les redoutables réceptacles à confidences de Carole. S'ils passaient tout près, les mots se glissaient sans retenue dans les fines courbes du pavillon, avant de suivre le conduit menant au tympan. Celui de Carole faisait vibrer les sons avec une telle justesse qu'aussitôt que le marteau frappait ses premiers coups sur l'enclume, sa faculté de compréhension mettait le pied à l'étrier pour galoper à vive allure. Le regard de Carole s'intensifiait.

« Elle oublie tellement de choses que je me dis que ce sera bientôt mon tour », reprit Bernard.

Le cœur abaissait alors le levier de l'empathie, ébranlant poulies, courroies et engrenages pour que

tous les rouages de cette étonnante mécanique s'accordent sur le registre de la douceur.

Ainsi naissait une parole apaisante, une pommade appliquée sur les mauvais souvenirs et les deuils à vif. Les mots visaient le cœur avec précision, pénétrant la chair sans la blesser. Ils y foraient une brèche à travers laquelle de nouvelles évidences, plus heureuses, pénétraient pour apaiser la douleur.

« Alors, ce sera à vous de garder cette mémoire pour deux. »



La rumeur du don de Carole pour apaiser la tristesse se répandit très vite dans le voisinage. Partout où elle allait, les trop-pleins profitaient de cette nouvelle brèche pour s'y déverser. Tous ces épanchements en cascades donnaient à penser que les êtres humains n'étaient que des urnes dans lesquelles s'accumulaient beaucoup de misères et trop peu de raisons d'espérer.

Carole revenait à la maison avec, à ses mains, de nouveaux seaux de larmes qu'elle laissait dans la chambre, la cuisine, le salon, le couloir ou la toilette. Nous étions à l'étroit, et éviter de se retrouver les pieds dans l'eau devenait chaque jour plus difficile. Je n'aimais pas ces débordements, mais je respectais la nature aquatique de Carole qui l'obligeait à côtoyer les milieux humides.

Par respect pour la tristesse, elle ne voulait pas que je me débarrasse des larmes, que j'aurais bien volontiers versées dans l'évier. Lorsque l'espace manquait, je montais les seaux sur le toit.

« Carole, une si belle fleur ne devrait pas s'abreuver de ces larmes », disait M. Leonetti. « J'ai peur que toute cette tristesse ne vous fane. »

Lui ne laissait jamais de seau chez nous.

« Ne vous inquiétez pas. Je peux porter ces seaux. »

Elle avait des épaules fortes, des épaules d'Atlas. Un monde pouvait s'y appuyer.

« Je n'en doute pas. C'est plutôt la fatigue qui m'inquiète. Ce n'est bien souvent qu'une question de temps. Elle finit toujours par déposer son germe en nous et grandir. »

Carole n'était pas de nature à anticiper. Sa vie se déroulait dans l'instant, et si à un moment précis des seaux devaient être portés, elle les portait. Elle paraissait le faire sans effort, sans tenir compte du poids de ce fardeau.

« Bon sang, Carole, il y aura toujours des gens qui pleurent et s'assèchent. »

Il avait sans doute raison. Avec la Dépression et l'inflation du désintérêt, la situation n'allait pas en s'améliorant.

« Et alors ? Aimer, c'est une responsabilité qu'il faut porter, même si c'est parfois difficile. »

— Je vous l'assure, vous n'en verrez jamais la fin.

— Raison de plus pour recommencer chaque jour avec encore plus d'énergie.»

Ça donnait quand même à réfléchir qu'un bossu donne des conseils sur le transport des larmes.



Lorsque le monde craque de partout, il est difficile de croire que l'on peut être le mortier qui le calfeutre. Les bulletins de nouvelles nous écorchaient l'espoir avec leur lot de crises, d'actes terroristes et de dommages collatéraux. Licenciement massif et résignation généralisée faisaient sans cesse les manchettes.

Au lit, je fuyais tout ça en me serrant contre Carole. La cadence de ma respiration s'accordait avec le sifflement régulier de ses branchies. Mes poumons reprenaient l'air que la journée leur avait volé. Soir après soir, pelotonné en cuillère, j'apprenais à nouveau comment respirer.

Sous les couvertures, nos corps se rendaient visite pour comprendre, dompter et satisfaire cette étrange bête nommée désir. Selon les circonstances, les préoccupations ou la fatigue, nos corps se refusaient la proximité ou consentaient aux rapprochements. Une danse imprévisible, dont seule la pratique répétée permettait d'en connaître mieux les pas.

Pour subsister, je réparais les peaux cassées dans une clinique du centre-ville. Un travail exigeant, surtout en période de crise. Les cassures ne cessaient de se multiplier, engorgeant notre service qui ne comptait qu'une dizaine d'employés. Nous étions trop peu nombreux pour abattre le boulot.

Le matin, après un détour au bureau du répartiteur, je me rendais à l'atelier pour entamer les premières réparations. Comme la liste d'attente était presque infinie, les peaux nous parvenaient souvent dans un état lamentable. Nous faisons de notre mieux pour prodiguer les soins nécessaires, mais il était souvent trop tard.

La première tâche consistait à classifier les morceaux, qui nous arrivaient dans un total fouillis. Il en manquait souvent, laissant craindre un résultat final

qui ne correspondrait pas à l'original. J'utilisais des attelles et d'autres outils de contention pour maintenir les pièces immobiles pendant que je reprisais les déchirures. Je nettoyais, polissais et maquillais mon ouvrage avant de l'apporter au service d'expédition. Après quelques jours de repos, le réparé repartait chez lui, heureux, ou pas, d'avoir fait peau neuve.

Lorsque les peaux étaient trop abîmées pour se réconcilier les unes aux autres, je les remettais dans une caisse que je déposais sur un chariot. Je traversais ensuite le long couloir blanc éclairé par des tubes remplis de lucioles, qui clignotaient en grésillant. Le bruit des roulettes butant aux joints entre les tuiles de céramique rythmait cette marche à l'allure funèbre.

Plus j'avancais, plus je respirais l'odeur de tabac qui émanait de l'entrepôt réfrigéré. Au bout du couloir, l'énorme gorille qui en contrôlait l'accès attendait comme toujours en fumant des cigarettes.

«C'est pour un dépôt?» qu'il me demandait de sa voix rocailleuse.

Je lui tendais le bordereau et ma carte d'accès. J'entrais alors dans la vaste chambre froide, le gorille sur mes talons. Je déposais la caisse sur l'une des trente rangées d'étagères métalliques s'étalant à perte de vue.

Au suivant.



Jean-Baptiste partageait les mêmes quarts de travail que moi. Ses vingt ans de métier se devinaient derrière ses réparations qui ne gardaient aucune cicatrice. Mais trop de temps passé à faire ce travail l'avait rendu morose. Bien qu'étant le plus habile, il n'avait plus le cœur à l'ouvrage.

« Recoller tout ça n'apporte pas la solution. »

Raccommoder toutes ces cassures était éreintant, autant pour le corps que pour l'esprit. Nous passions plusieurs heures dans la même position recourbée, à répéter de minutieuses opérations qui demandaient toute notre concentration.

Contrairement à lui, je n'étais pas encore usé par la tâche. Nouveau dans ce service, j'abordais le travail avec idéalisme, sans en voir les contraintes. J'avais encore à apprendre.

« Il faut bien que quelqu'un fasse ce boulot. »

Jean-Baptiste ne l'entendait plus de cette façon.

« Bien sûr, mais il faudrait agir avant que tout se casse. »

Pour lui, la solution au problème se trouvait davantage dans la cause, en amont des fêlures.

Le midi, j'ouvrais ma boîte à lunch et Jean-Baptiste son journal. Les journaux répétaient chaque jour sur

un ton toujours plus alarmant que la Dépression était bien réelle.

Il me lu l'histoire d'un itinérant qui dormait dans un conteneur et qu'on avait pressé dans une benne à ordures. Ce n'est qu'à la décharge que les éboueurs avaient entendu sous l'amoncellement de déchets les cris du pauvre homme aux membres cassés.

«Voilà qu'on jette les gens aux poubelles! Toute cette tristesse qu'on nous livre chaque matin en format tabloïd, c'est le supplice de la goutte.»

Il se lança dans un long discours contre tous ceux qu'il considérait comme l'opresseur. C'était difficile de ne pas se faire asperger de son amertume dégoulinante. À bout de souffle, il replongea la tête dans son journal, pendant que j'avalais de travers mon sandwich au poulet pressé en pensant au pauvre gars coincé au milieu des déchets grouillants d'asticots.



Sur le chemin du retour, à l'angle de la 1<sup>re</sup> Avenue et de la 18<sup>e</sup> Rue, je croisais invariablement l'Épouvantable. Beau temps, mauvais temps, il était planté là, les bras en croix tel un Jésus de carrefour, recevant des passants des volées de coups en pleine figure.

Les enfants de gouttière lui tournaient autour en lui lançant des cailloux, tout en chantant des comptines noires. Ils le lapidaient comme s'il s'agissait

d'un jeu et l'homme de paille encaissait sans se plaindre, malgré ses chairs tuméfiées et lacérées. Je me disais qu'il ferait un beau cas pour Jean-Baptiste.

Chaque jour, je le retrouvais un peu plus amoché que la veille. À mesure que les conditions de vie se détérioraient, la pression montait dans la ville et l'Épouvantable en était le baromètre.



La main droite de Jean-Baptiste n'était pas sûre. Un léger tremblement s'en emparait souvent. Selon son propre diagnostic, les tunnels carpiens s'obstruaient. Il n'y avait aucun remède. Lorsque la tremblote lui prenait, il serrait le poing quelques secondes, puis le relâchait, et plus rien n'y paraissait.

Il maniait ses outils avec précision et réussissait là où plusieurs auraient échoué. Pour cette raison, le répartiteur lui réservait les cas les plus difficiles, à son grand déplaisir.

«Je me passerais bien de cette reconnaissance. Ils s'imaginent vraiment qu'on peut tout recoller, mais ce n'est pas vrai. Au-delà d'un certain point, c'est impossible de faire du beau travail. Et hop ! Un autre au frigo.»

Le frigo, c'est comme ça qu'on appelait l'entrepôt réfrigéré où s'empilaient les caisses qui témoignaient de nos échecs à guérir. Ils étaient plus faciles à oublier une fois à l'ombre.

«T'as vu ce qu'ils m'ont donné hier? Les peaux étaient tellement abîmées que je ne savais plus quoi allait où. Au bout de deux heures, j'ai finalement réussi à en faire quelque chose, mais je me demandais vraiment à quoi ça servait. On aurait dû ne rien faire.

— Si on t'a confié ce cas, c'est que t'es le meilleur, Jean.

— C'est exactement ce que le chef de section m'a dit hier. Que du vide! Ces bons mots n'ont qu'un but : faire de nous des laquais heureux. »

En disant cela, il donna un coup sur son travail presque achevé, disjoignant les peaux qu'il avait peiné à réunir. Son regard fixait son poing enfoncé dans les chairs, qui tentait de contenir un nouveau tremblement. Après un court moment, qui sembla très long, Jean-Baptiste se radoucit.

« Allons, reprenons tout ça du début. »

Il se remit au travail, maniant ses outils avec adresse. La colère ne l'écartait pas de son éthique de travail. C'était le meilleur.

La seule indication qu'Éric habitait l'appartement du dessous était le courrier qui ne s'accumulait pas dans sa boîte aux lettres. Ce n'est que plusieurs mois après notre arrivée que je finis par le croiser, un matin où je devais me rendre à la clinique plus tôt que d'habitude. Il déverrouillait sa porte, un long étui sous le bras. Nos regards se croisèrent. Il devina tout de suite ma curiosité.

« C'est... un télescope. Je... J'aime les étoiles. »

Cet oiseau de nuit ne semblait pas à l'aise avec le genre humain. Sans insister, je lui adressai un sourire en lui souhaitant une bonne journée avant de poursuivre mon chemin.

Le soir, je racontai cette rencontre à Carole qui, sans grande surprise, voulut connaître cet amoureux des astres.

Éric devint rapidement un abonné de notre cuisine, à raison d'une visite par semaine. Dès son saut du lit, en fin d'après-midi, il passait pour un café. Carole l'avait vite apprivoisé, un peu comme elle l'avait fait avec les serpents-dragons de M. Foo. Elle savait mettre en confiance les bêtes sauvages, plus craintives que dangereuses.

Éric savait lire le ciel et se plaisait à le raconter. Confortable dans sa jeune cinquantaine, ses habits d'un autre temps le faisaient paraître plus vieux et témoignaient d'un mode de vie plutôt frugal. Il encaissait chaque mois son allocation, et depuis qu'il avait perdu sa femme, il fuyait à des années-lumière pour dresser l'inventaire infini des étoiles. Sur son vélo, le télescope dans un sac à bandoulière, il roulait longuement pour se soustraire aux lueurs de la ville qui embrouillaient tout. Il ramenait à la table de notre cuisine les récits de ses rendez-vous nocturnes.

Son amour des étoiles s'était déjà mué en obsession, alors que des policiers l'avaient arrêté après qu'il eut fracassé une douzaine de réverbères avec des cailloux.

« Toute cette lumière masque les étoiles ! »

Après une nuit dans une cellule à l'ombre, l'idée que sa seule raison de vivre se trouvait très loin de lui-même se confirma. Il tourna alors le regard vers Orion, Andromède et le Grand Nuage de Magellan.

Carole et moi nous laissions emporter par son enthousiasme astronomique, quittant la Terre vers

des destinations appelées nébuleuses, constellations, amas d'étoile et nuages interstellaires. Ces tours guidés de lieux si lointains nous faisaient oublier pour un temps les craquements et les plaintes de la croûte terrestre. Une fois de retour, le sentiment de n'être que d'insignifiants grains de poussière céleste planait longtemps dans nos esprits.



«Ce matin, les marchés boursiers ont ouvert à la hausse malgré la dépression annoncée et la perte anticipée de 3 500 emplois dans le secteur du commerce du détail. Cette incohérence a amené la banque centrale à abaisser son taux directeur d'un...»

Carole ferma l'émetteur. Les bulletins de nouvelles ont cette absence de poésie qui nous ramène sans délicatesse à la réalité crue de nos existences.

«Il fait beau. On devrait aller déjeuner au parc.»

Je me dépêchai de fourrer dans un sac une couverture et quelques fruits. Un détour à la boulangerie compléta notre menu improvisé. Le soleil gravait des esquisses de sourires sur les visages que l'on croisait en chemin.

Le parc paraissait petit au milieu des édifices à logements qui le ceinturaient. Ce havre de verdure nous rappelait qu'avant le béton, l'asphalte et les briques, quelque chose de vivant existait. Ormes, boulots, érables, sapins et épinettes s'y étiraient à l'aise.

Au centre, un pont de bois permettait de traverser un ruisseau, qui allait mourir un peu plus loin dans un marais. Avec de la chance, on pouvait y voir un héron, qui avait sûrement perdu sa boussole en vol pour atterrir ici.

J'aperçus M<sup>me</sup> Béatrice qui fonçait dans notre direction. Sa démarche rappelait celle d'un buffle qui charge au ralenti. Le soleil devait lui être insupportable. Le sang lui montait au visage et d'énormes cernes de sueur se dessinaient sous ses bras et entre ses seins. Elle s'arrêta à notre hauteur pour tousser et reprendre son souffle. Elle n'y arriva pas.

« Asseyez-vous un moment », proposa Carole.

Je me disais que si ses fesses s'écrasaient sur l'herbe, elles ne seraient plus jamais capables de s'en décoller.

« Je dois me rendre chez le pharmacien... Le livreur est en congé... J'ai une ordonnance... Les rondes... et jaunes. »

Sa toux reprit de plus belle et elle cracha un peu de gravier.

« Vous voyez, je m'assèche... encore. Et c'est pire par temps chaud. J'aimerais bien... avoir vos branchies, Carole. Vous semblez si à l'aise.

— Vous ne me diriez pas ça l'hiver. Les branchies sont très sensibles au gel et je ne peux pas les couvrir.

— Moi, l'hiver, j'adore. J'ai l'enrobage... qu'il faut... pour supporter les grands froids.»

Elle avait mêlé ses mots, sa toux et son rire d'une façon inquiétante. Je lui proposai d'aller chercher ses médicaments, ce qu'elle accepta de bon gré. Elle prit place aux côtés de Carole et je crus sentir le sol se compacter sous son poids.



Béatrice n'était pas la seule à s'assécher. Autour de nous, d'autres se crachaient les entrailles pour lentement se transformer en bibelots remplis de poussière et de vent. À force de supporter la légèreté du vide, le désespoir de cause les précipitait hors des balcons, quelques mètres plus bas, au pied du mur. Des milliers de fragments s'éparpillaient alors sur les trottoirs et dans la rue. L'attraction terrestre est implacable.

Des rides sèches se creusaient autour de leurs yeux et aux commissures des lèvres. Le durcissement se répandait ensuite dans le corps, obstruant la respiration et transformant le sang en sable impossible à pomper. D'impressionnantes quintes de toux se manifestaient le matin. Sur les balcons, le voisinage semblait expectorer les gravats d'un énorme poumon emphysémateux. Incapables de rivaliser avec ces raclements, les moineaux se taisaient.

Les gens chutaient à une cadence régulière, avec une légère tendance à l'inflation. Si elle avait pu, Carole aurait tapissé les trottoirs de coussins pour

éviter ces crashes. Mais les asséchés, insensibles à son matelassant désir, continuaient de sauter.

Heureusement, ou pas, les lessiveuses venaient à intervalles réguliers balayer les rues et laver les consciences.



Je racontai au pharmacien l'épisode du parc : les sueurs, le souffle en fuite, la toux sèche et le gravier. Mon récit ne sembla pas l'émouvoir.

« Pour être honnête avec vous, on ne peut rien faire contre l'assèchement. »

En revenant, je saluai M. Foo qui roulait en tandem avec sa femme. Ces deux-là ne s'offraient que les dimanches de congé. C'était beaucoup de travail d'être les pourvoyeurs d'une famille éparpillée sur la surface du globe. Ils me sourirent avant de bifurquer dans une autre rue.

De retour au parc, je remarquai que le petit monticule de gravier près de M<sup>me</sup> Béatrice avait grossi. On voyait sur ses joues, passées du rouge sang au rose vif, que l'ombre du grand érable lui avait fait du bien.

Je lui remis la petite boîte, que ses mains tremblotantes accueillirent avec l'empressement d'une toxicomane. Elle avala sa pilule et quelques bouchées de notre pique-nique, tout en parlant du soulagement que lui procuraient ses médicaments.

À son départ, elle se releva seule, mais en deux temps, comme un haltérophile réalisant un épaulé-jeté.

« M<sup>me</sup> Béatrice se vide », dit Carole.

Je regardai la grosse femme s'éloigner en me disant que tout ce vide à l'intérieur d'une seule personne, ça faisait beaucoup d'espace à combler.

« De quoi voudrais-tu la remplir ? »

— Je ne sais pas. »

Un peu plus tard, la grisaille et la bruine vinrent gâcher cette belle journée, forçant notre retour à la maison. Le temps de remettre la couverture dans le sac et nous étions en route.

« C'est de la farine. »

— Quoi ?

— Les pilules, c'est un placebo.

— Il n'y a pas de traitement ?

— C'est ce que m'a dit le pharmacien. »

Il n'y eut que le silence pour accompagner cette réponse. La médecine ne pouvait venir à bout du mal qui s'étendait en elle. Tôt ou tard, elle se briserait.

Une fois le seuil de notre porte franchi, une pluie drue s'abattit sur le quartier. Par la fenêtre, on entendait un bossu s'entêter à chanter sous l'ondée.



Au Centre de longue durée, empilés sur douze étages, les vieux attendaient. En passant en face de l'immeuble, on pouvait les voir patienter sur la terrasse, ou dans le grand salon par temps de pluie. Sur l'enseigne brodée de motifs floraux, les mots *sérénité* et *paix* s'accrochaient là où auraient dû apparaître *solitude* et *ennui*.

Comme des taxis racleurs, des fourgons jaunes attendaient devant l'immeuble. Des brancardiers entraient et sortaient, assurant l'approvisionnement des stocks. Des vieux tout frais remplaçaient les partants.

Alertés par les cris des pleureuses, des visages durs comme de vieilles certitudes apparaissaient aux fenêtres et sur les balcons. Les regards, brouillés par

un crachin amer, en disaient long sur la résignation qu'impose le compte à rebours qui s'égraine.

En dehors de ces remplacements, un calme monastique régnait. Toute activité et déambulation se caractérisaient par une grande économie de mouvements.

Une fois par semaine, Carole rendait visite à ces vieux pour peindre quelques couleurs vives dans cet endroit monochrome. Comme ils avaient très peu de visiteurs, elle était très attendue, et les quelques heures qu'elle leur consacrait l'éreintaient.

Beaucoup de mots s'échouaient dans ses oreilles et beaucoup de poids pesait sur ses épaules qui rapportaient les seaux à la maison. J'avais alors beaucoup de larmes à monter sur le toit.

Au coin de la 18<sup>e</sup> Rue et de la 1<sup>re</sup> Avenue, deux hommes s'affairaient à démolir la figure de l'Épouvantable. Les bras en croix, il encaissait les coups. Ses yeux rougis, perdus dans leur contour bouffi d'ecchymoses, regardaient leurs agresseurs avec défi. Il souriait.

Au bout de cinq minutes, l'entrain des cogneurs s'essouffla. Lassés, ils replacèrent leurs habits avant de repartir d'un pas détendu, laissant derrière eux le visage brisé de l'Épouvantable.

«Ça va?»

Il me toisa en se raclant la gorge, puis cracha un caillot de sang noir. Un filet pâteux pendait de son menton. Je pris mon mouchoir pour l'essuyer.

«T'es qui, toi? Qu'est-ce que tu me veux?»

— T'aider... Juste t'aider.»

Sa triste figure m'inspirait un peu d'humanité. J'épongeais son menton lorsqu'un deuxième crachat atterrit sur ma main. Je regardai un moment la bave mêlée de sang, avant de l'essuyer sur son pantalon.

«Si tu tiens à m'aider, va donc me chercher un café.»

Le restaurant en face en bouillottait un presque potable. Je revins quelques minutes plus tard avec deux gobelets de mazout fumant.

«T'es aveugle ou quoi? Je suis crucifié, aide-moi à le boire.»

J'approchai le verre de ses lèvres. Il recracha sa gorgée sur ma chemise. J'échappai son gobelet sur le sol.

«Il est dégueulasse, va m'en chercher un autre.»

Je mis beaucoup d'efforts à me retenir de lui lancer ma tasse à la figure. Le café, même mauvais, coûtait cher. Je n'allais pas le gaspiller.



Mes rencontres avec l'Épouvantable n'étaient jamais cordiales, mais chaque fois que je le croisais, avec sa tête affreuse et ses chairs tuméfiées, la nécessité de la réparation s'imposait en moi. D'une façon sincère, voire idéaliste, je croyais à l'importance de guérir,

mais son refus d'accepter mes soins faisait mourir toutes mes bonnes intentions.



« Encore toi ! Pourquoi tu viens me faire chier ? »

— Je veux savoir. Pourquoi tu te laisses démolir ? »

Il n'était pas beau à voir. Son œil gauche était enflé, son sourcil arraché pendait sur sa joue. Un filet de sang dégoulinait de sa paupière, suivant le nez jusqu'à la narine, croisant la commissure des lèvres pour terminer sa course au bout du menton.

« Non, ce que tu veux, c'est de te faire croire que tu t'intéresses à quelqu'un pour te donner bonne conscience.

— Ça ne répond pas à ma question.

— T'as déjà essayé de te battre avec un pieu dans le cul ? »

L'argument portait. Je regardai le pieu et remarquai la coulisse de pisse et de merde qui ruisselait jusqu'au sol pour former un monticule nauséabond à ses chevilles. Un coup de vent chassa l'odeur. Ses deux chevilles inutiles, sans pieds, se mirent à osciller à la manière d'un pendule.

« Je vois bien que t'es cloué là. Mais pourquoi tu veux qu'on te frappe ? »

— Chacun joue son rôle.

— Et c'est quoi ton rôle, défouloir à ciel ouvert?»

Il sortit la langue pour lécher un peu de sang au bord de sa bouche avant de déglutir.

«T'as pas remarqué que tout le monde tire sa charrette pleine de merde ici? Quand ils passent devant moi, je leur rappelle que fuir est impossible. Je suis la dent pourrie qu'il faut arracher, l'abcès qu'il faut crever!»

Son ton montait pendant que je cherchais à décrypter le sens de ses paroles.

«Regarde autour. Écoute surtout.»

Pendant le court silence, j'entendis un chien aboyer, une bouteille se briser, un autobus passer et un cri lointain, perdu dans une ruelle.

«T'entends pas le gargouillis des ventres creux? Bientôt, on n'entendra plus que ça. Je te le jure, ce bruit va nous rendre tous sourds!»

Il avait hurlé sa dernière phrase. Quelqu'un de l'autre côté de la rue lui lança une bière vide qui l'atteignit au visage. La bouteille entailla le haut de son front et une nouvelle cascade de sang lui coula sur le visage.

«T'as vu cet imbécile?»

Je me tournai et vis un type qui souriait bêtement, le corps tanguant d'avant en arrière. Il repartit en chancelant, ivre.

« C'est peut-être la dernière bouteille qu'il peut se payer. Il sourira moins demain, avec un mal de tête et plus une goutte pour oublier. »



« Les voleurs n'ont rien laissé ! »

En apercevant les vitres cassées du restaurant de M. Foo, je m'arrêtai lui donner un coup de main. Des vandales avaient profité de la nuit pour forcer la porte du restaurant et dévaliser la cuisine.

Je ramassai le verre brisé dans la salle à manger pendant que M. Foo poursuivait son inspection des lieux.

« Ils se sont même cuisiné un serpent. »

Il mit un tas de plumes dans un sac et se dépêcha de le sortir dans un bac à ordures.

« Si jamais ma femme apprend ça, elle ne s'en remettra pas. Elle aime ces petites bêtes presque autant que ses enfants. »

Il n'était pas le premier à se faire dévaliser. Les entrées par effraction augmentaient dans toute la ville.

«Vous n'avez pas de système d'alarme?

— Pour alarmer qui? Au fond, je ne peux pas leur en vouloir. Ces gens n'ont plus de travail. Ils ont faim.»

Il avait raison. Le chômage dégarnissait les garde-manger. Les gens s'organisaient comme ils le pouvaient pour se remplir l'estomac, quitte à piller restaurants et supermarchés et à fouiller les poubelles pour en tirer une pitance.

Une fois le nettoyage achevé, je le saluai et partis. Sur le trottoir, je vis M. Foo par la fenêtre du restaurant, assis à une table, le visage caché dans les mains, un serpent-dragon à plumes grises perché sur sa tête.



Plus loin, je croisai Éric, occupé à réparer le pneu arrière de sa bicyclette. L'incident avait crevé son envie de fuir la lumière.

«Difficile de quitter cette ville, n'est-ce pas?

— Je crois que c'est foutu pour ce soir, le pneu est irrécupérable.»

Il releva son engin et me demanda si je retournais chez moi. J'acquiesçai, et nos pas s'accordèrent dans la même direction.

«T'as remarqué que certaines étoiles manquent à l'appel depuis quelques semaines?»

Je levai la tête et la lumière d'un réverbère m'éblouit.

«Non, je n'ai rien remarqué.

— J'en ai dénombré quelques centaines. C'est très peu, mais c'est quand même inquiétant.»

Après les déboires de M. Foo, je me sentais peu disposé à m'émouvoir du sort des étoiles, mais le sérieux d'Éric donnait tout de même froid dans le dos.

«Tu savais que l'espace interstellaire est composé à quatre-vingt-seize pour cent de matière sombre et d'énergie noire, et qu'on ne connaît pratiquement rien de la composition de tout ça?»

Question intéressante à laquelle je ne répondis pas, intrigué par des bruits inhabituels.

«T'entends?»

Éric opina et nos pas s'arrêtèrent. Le bourdonnement flou se précisa, laissant maintenant deviner des cris qui s'intensifiaient. Plus loin au coin d'une rue, un groupe s'avançait vers nous. En me retournant, je vis que de l'autre côté, d'autres individus arrivaient dans notre direction.

J'arrachai Éric de sa bicyclette pour l'entraîner avec moi jusqu'à un escalier qui donnait sur un balcon, dont l'extrémité peu éclairée nous plaçait hors de vue. Cachés dans l'ombre, nous profitions d'un bon angle pour voir ce qui se passait en bas.

Tous ces gens qui s'attroupaient dans cette rue semblaient s'y être donné rendez-vous. Ils s'agglutinaient en un tas suant et grouillant. À mesure que l'attroupement augmentait, la tension aussi.

Lorsque le groupe sembla complet, que la masse critique fut atteinte, un vieil homme maigre leva la main de l'un des membres du groupe, déclenchant un tonnerre d'applaudissements. Il leva ensuite la main d'un autre qui ne provoqua pas la même allégresse.

Le cercle se resserra autour du premier et les mâchoires s'abattirent sur les chairs du malheureux. Du groupe s'élevaient grognements et éructations, accompagnés du bruit des os qui craquaient et des chairs qui se déchiraient. Plusieurs bagarres pour les meilleurs morceaux ponctuaient le funeste banquet.

Au bout d'un moment, les plus forts s'écartèrent du groupe avec des bouts de membres : patte, tête, gigot et bras. Assis sur le trottoir, ils dévoraient leur menu sans se soucier que, tôt ou tard, les plus forts deviendraient les plus gras. Ils figureraient à leur tour au menu de la démocratie cannibale des ventres creux.

« On a sous-estimé la quantité de matière sombre dans l'univers », me chuchota gravement Éric.

Par vagues, le troupeau se dispersa, laissant entrevoir les restes : vêtements, os, dents et cheveux, mêlés à une épaisse flaque de sang noir.

Comme des hyènes demeurées à l'écart pendant le repas des lions, les enfants de gouttière s'amenèrent pour profiter des rognures de viande autour des os. À leur départ, il ne restait plus rien. Fin du festin.

Je demeurai longtemps figé sur place avant que le sang se remette à circuler dans mes veines. Éric et moi n'échangeâmes aucun mot sur le trajet de retour. Je le quittai à la porte de son appartement.

Après avoir vu ces gens dévorer leur semblable, je me demandais : jusqu'où la faim pourra-elle justifier les moyens ?



J'avalai mon déjeuner sans appétit, hanté par les images de la veille qui valsaient dans ma tête. Nous habitons un monde où assister à des actes cannibales ne nous empêchait pas de tartiner nos rôties avec de la confiture de prunes le lendemain. J'espérais ne jamais m'habituer à cette misère qui s'exhibait sans pudeur dans les rues.

Après mon déjeuner, je devais accompagner M<sup>me</sup> Béatrice à son rendez-vous hebdomadaire à l'hôpital. Depuis quelques semaines, Carole m'avait attribué cette tâche, et je n'y rechignais habituellement pas. Mais ce matin, me promener dans les rues avec cette femme qui avait tant à offrir me faisait craindre une rencontre avec des affamés.

J'arrivai chez elle et, comme chaque fois, la retrouvai calée dans son sofa, hypnotisée par le halo bleuté

du téléviseur. On ne pouvait que s'émouvoir devant la frêle armature du meuble qui supportait M<sup>me</sup> Béatrice et l'énorme poids de son vide.

« Votre rendez-vous est dans une demi-heure, M<sup>me</sup> Béatrice. Vous devez vous préparer. »

Elle souleva ses chairs avec difficulté et je compris mieux ce qu'on appelait l'énergie du désespoir. Ses pas traînaient sur le tapis gris à poils ras. Une main appuyée sur un mur et l'autre sur la bouche, elle se désobstrua les bronches à grand bruit.

« Allons voir ce spécialiste. Il pourra peut-être m'adoucir le gosier. Cette toux me ruine les conduits. »

Sa voix cassée rappelait le bruit d'un moulin à café. À la cuisine, un verre d'eau aida une poignée de pilules à descendre dans son gosier aride.

J'appelai un taxi et aidai M<sup>me</sup> Béatrice à descendre les six étages qui nous séparaient du trottoir. Tout au long du trajet, elle me répéta les moindres détails de son répertoire de maux et ne s'arrêta qu'à l'appel de son nom dans la salle d'attente de la clinique.

Pendant la consultation, qui ne durait guère plus que cinq minutes, je patientai dans une salle remplie de demi-vivants. Asséchés, boiteux et emplâtrés trimballaient des solutés dont le liquide pénétrait dans leurs veines à un rythme régulier. Je pensai à Jean-Baptiste, au supplice de la goutte.

« Le docteur m'a dit que... »

Chaque fois qu'elle sortait du cabinet du médecin, elle m'urinait dans les oreilles son interminable flot de plaintes. J'absorbais tout ça sans vraiment l'écouter.

De retour chez elle, j'aidai M<sup>me</sup> Béatrice à contourner les briques et le verre brisé qui entravaient l'entrée de l'immeuble. La façade lézardée avait desoudé le mortier qui reliait les briques les unes aux autres. À tous les étages, les fenêtres avaient volé en éclats.

En suivant les fissures jusqu'au sol, je constatai que tout le bâtiment s'affaissait du côté gauche. La croûte terrestre, fatiguée, semblait s'ouvrir sous le poids de la tristesse qu'elle supportait.

À l'intérieur, nous gravâmes, un à un et pendant longtemps, les escaliers menant à la porte de son appartement. Au deuxième étage, le concierge tentait d'ouvrir les portes de l'ascenseur, bloquées par la contorsion du bâtiment. Le son du chalumeau qu'il utilisait pour couper le métal étouffait les cris des locataires coincés à l'intérieur.

« Bonne fin de journée, M<sup>me</sup> Béatrice, je passe vous prendre la semaine prochaine. »

De sa voix rauque, elle essaya de moudre quelques phrases tandis que je refermais la porte.



Je marchai pendant une heure, quadrillant le quartier tous azimuts, louvoyant entre les briques et les fragments de fenêtres brisées. Par maladresse, j'écrasai les débris d'une fine porcelaine qui, en craquant sous mes semelles, me rappelèrent la dure réalité des gens qui s'assèchent et se fracassent sur les trottoirs. Je me demandai alors sur les débris de qui j'avais bien pu mettre le pied.

J'aperçus les manœuvres furtives de la meute d'enfants de gouttière qui se faufilaient entre les immeubles, traquant les chats maigres et terrorisés. Je connaissais leur technique : lorsqu'ils en piégeaient un, ils l'aspergeaient d'essence et y mettaient le feu. On entendait ensuite dans tous les coins du quartier les miaulements aigus de ces torches vivantes. Une fois les frappes terminées, une vague odeur de peau rôtie et de poils brûlés persistait dans l'air.

Cachés sous les balcons, les enfants devaient se régaler de cette viande calcinée. La Dépression aiguë sait leur instinct de chasseur. Eux aussi avaient faim.



Une douzaine de seaux s'entassaient d'un côté de la table. J'en déduis que Carole avait eu beaucoup de visites. Debout au comptoir, elle lavait la vaisselle en souriant, absorbée dans ses pensées.

Assis à la table, je la regardais ranger la cuisine. Elle portait une jupe qui tombait à mi-cuisse. C'était magnifique de voir ses longues jambes aller et venir dans la cuisine. Même alors qu'elle s'affairait à des tâches ménagères, ses déplacements demeuraient gracieux. À force de reluquer ses cuisses, je fus pris de l'envie irrésistible de relever cette jupe et d'y plonger. Carole irradiait, se moquant des cannibales et de l'augmentation de la matière sombre dans l'univers. Je me gardai de lui raconter les événements des derniers jours.

Elle amplifia le mouvement de ses hanches pour que je comprenne bien qu'elle avait lu en moi. Nos regards se croisèrent, établissant une entente dont nous irions débattre les clauses un peu plus tard.

« Je vais porter ces seaux sur le toit et je reviens. »

De nombreux allers et retours furent nécessaires pour dégager la cuisine de cette tristesse. Une fois la tâche accomplie, je trouvai Carole endormie sur le sofa, un livre à la main. Autour de ses yeux clos, la fatigue commençait à esquisser de sombres auréoles. Ses lèvres étaient d'inertes pétales fanés. Je les embrassai, tentant en vain de raviver leur couleur.

Je pensai à l'inquiétude de M. Leonetti et je me dis qu'il avait peut-être raison en fin de compte. Tous ces seaux pesaient lourd. Je posai une couverture sur Carole et allai dormir seul.



De son balcon au septième étage du Centre de longue durée, une octogénaire avait plané lentement. Comme une feuille fanée virevoltant au gré des courants d'air, jusqu'à ce que la dureté du trottoir freine son vol. Son désir de s'élever n'avait pas été de taille à lutter contre l'attraction terrestre. Par la grande fenêtre de la cafétéria, les autres pensionnaires avaient observé d'un regard éteint sa lente chute, puis son brutal éclatement. Ils avaient pris l'habitude de ces scènes que le destin semblait leur rejouer en boucle.

«Elle s'appelait Colombe. Son mari s'appelait Pierre. Elle était mère de quatre enfants. Elle adorait les oiseaux.»

Carole énumérait ce qu'elle connaissait de cette vieille dame, comme si l'évocation de ce que cette dernière laissait derrière elle avait le pouvoir de la ramener à la vie.

« Elle habitait cette prison depuis sept ans. L'album de photos jauni, qu'elle me ressortait chaque fois, était le seul lien qu'elle avait avec ses enfants. »

Elles n'étaient pas intimes, mais leur lien était assez solidement tissé pour que, quatre jours plus tard, nos pieds foulent le tapis du salon funèbre.

En raison d'une forte demande, on organisait désormais des obsèques de groupe. Au centre de la pièce sombre et exigüe trônaient plusieurs urnes autour desquelles s'entassaient couronnes de fausses fleurs et essaim de pleureuses, tout aussi artificiel.

« Mieux vaut une petite salle pleine qu'une grande salle vide, me confia un employé, répondant à mon air surpris. C'est meilleur pour les affaires. »

Son ton neutre confirmait que la fin du monde et l'au-delà étaient son pain quotidien. D'une manière absurde, la Dépression lui assurait un avenir prospère.

Nous avons serré des mains connues et inconnues, et Carole tenta de répandre autant de chaleur qu'il lui était possible dans les circonstances. J'essayais tant bien que mal de l'imiter, plaquant de lents hochements de tête accompagnés de condoléances balbutiées du bout des lèvres.

Épuisé, je m'assis sur une des chaises attachées les unes aux autres qui clouaient tous les visiteurs sur place. La vague odeur de fumée religieuse, les peintures de saints en robe et les christs en croix achevèrent de me briser le moral.

« Mes amis, ces gens ont choisi l'envol, se libérant du poids du vide qui nous assaille tous. Dans l'épreuve, consolons-nous avec l'espoir, même mince, d'un paradis incertain. Ayons foi en l'impossible comme d'autres l'ont eu avant nous. »

Les spectateurs buvaient en silence les paroles de l'officiant, un grand homme au teint cireux qui gesticulait sans conviction, comme le chef somnolent d'un orchestre endormi.

« Si vous le désirez, dans la salle B, vous pourrez visiter quatre autres fraîchement tombés de leur balcon la semaine dernière. Dans la petite salle C, ouverte tout spécialement pour l'occasion, la famille de Diane vous attend pour recevoir vos condoléances. Le corps n'a jamais été retrouvé, peut-être victime d'un festin de rue. Le reste de la programmation est disponible sur demande. »

Il prit une brève pause, pendant laquelle la moitié de l'assemblée en profita pour tousser et renifler, puis il redémarra du même air solennel.

« Je vous invite à observer une seconde de silence, après quoi la famille de la défunte est heureuse de vous inviter à un buffet qui sera servi au sous-sol. Bonne fin de journée et surtout... à bientôt. »

Sitôt le discours terminé, les gens se levèrent pour descendre profiter du fromage sec et des bouts de pain rassis. L'odeur d'encens m'avait écoeuré et Carole me pressa de partir, ne désirant pas plus que moi s'éterniser dans ce lieu gris et triste. Nous avons peu d'appétit pour ce genre de buffet.

« Et si d'autres tombaient ? »

À l'extérieur, en passant devant le Centre de longue durée, nous longeâmes de près la façade pour ne pas nous prendre un vieux sur la tête.

Plus je libérais de l'espace dans l'appartement, plus on nous rendait visite, et plus les seaux s'accumulaient. À voir passer tous ces visages que je ne connaissais pas, il me semblait qu'on venait de loin pour se confier à Carole. Notre cuisine était désormais un cabinet de consultation.

«Il ne manque qu'une pile de magazines dans l'entrée. Ils finiront par dormir ici si ça continue.»

Au milieu de tout ça, j'étais le porteur d'eau. Chaque soir, après ma journée de travail, je me tapais toujours et encore le transport des larmes sur le toit.

«Ce sont nos amis. Prendre le temps de les écouter est la moindre des choses.»

— Tous ces gens qui pleurent et qui s'assèchent prennent trop de place. Et crois-moi qu'avec la Dépression, ça n'ira pas en diminuant.

— Dépression ou pas, les sentiments humains ne chôment jamais.»

Elle me regarda avec ses yeux cerf-volant et tout le ciel qu'il y avait derrière. Pour toute réponse, j'allai sur le toit porter deux seaux, qui me paraissaient tout à coup moins lourds. Offrir tout ce temps à ces miséreux et recueillir leurs larmes devait être encore plus pénible.



Je me sentais fatigué de cette tristesse. Peaux cassées, hausse des taux de désintérêt, faillites impersonnelles et festins cannibales... J'avais dans la tête un carrousel d'images sombres, noyées dans un brouillard opaque.

Sur le toit, je comptai cinq cent soixante-sept seaux. La vue de ce cimetière de larmes me donna soif, une soif que je n'avais pas ressentie depuis que je connaissais Carole. J'entrepris de boire cette amertume salée à grandes lampées. Lorsque l'envie pressa, j'urinai le trop-plein de cette tristesse liquide sur la tête de mes voisins, en bas sur les trottoirs.

« Quelle est cette idée de boire seul? »

Par je ne sais quelles contorsions, M. Leonetti avait réussi à monter sa bosse et tout le reste jusque sur le toit. Sa main gauche tenait une bouteille de vin et la droite, deux verres. Une excellente façon de faire descendre les larmes.

« Bonsoir, M. Leonetti. Encore une bonne bouteille ? »

— *Mille e una notte*. La nuit est si belle. »

Il avait raison, c'était une nuit sans lune et aucun nuage n'obstruait la vue des étoiles. Planqué quelque part, Éric devait sûrement apprécier.

« Vous ne répondez pas à ma question. Qu'est-ce que vous faites ici, seul ? »

Il déboucha la bouteille et versa la lointaine Sicile dans nos verres. Il agita le sien, fixa longuement la robe de sa nouvelle compagne et sourit. Je fis les mêmes gestes, sans trop comprendre le sens de cette parade.

« Maintenant que vous êtes là, je ne suis plus seul. »

Il leva la tête, dépliant un peu la courbure de sa bosse pour plonger ses yeux dans la chape de noirceur qui pesait sur nous.

« Vous devriez trouver une autre façon de vous débarrasser de tout ça. Le sel est mauvais pour les reins. La tristesse aussi, d'ailleurs. »

— Je n'en ferai pas une habitude. »

Nous bûmes le premier verre sans souffler mot, écoutant le roulement des pneus sur l'autoroute. Il était bon de troquer les larmes pour le vin. Au moment de nous resservir, M. Leonetti reprit : « Ça fait plus de vingt ans que j'habite ce quartier et je n'ai jamais vu des gens comme vous se donner autant de mal pour faire du bien. Le transport des larmes est un travail difficile. Vous devriez penser un peu plus à vous deux.

— Essayez de convaincre Carole. Moi, je ne fais que suivre derrière.

— Tôt ou tard, vous devrez prendre les devants. »

La bouteille se vida et les étoiles se multiplièrent.

« Ils ont encore vidangé hier.

— Ça s'est passé où, cette fois? »

Nous marchions dans le couloir, accompagnés des grincements du chariot à roulettes et du grésillement des lucioles. Jean-Baptiste s'alluma une cigarette.

« Dans le bas-quartier sud, sous les piliers de l'autoroute. »

Quelques nuits par mois, les autorités lançaient de redoutables séances d'épuration. Elles bouclaient les quartiers les plus affectés par l'assèchement pour y ériger des échafauds, où des guillotines étaient une partie des inutiles.

« Tout ça pour réduire la charge des programmes sociaux.

— Ou sabrer dans les cous... »

Mon ton était noir. Ceux qui avaient entendu le son de la lame s'abattre sur les cous et vu les corps se vider de leur sable ne devaient pas entendre à rire. Je repensai au discours officiel, relayé par les journaux, qui affirmait que ces coupures étaient nécessaires pour des raisons sanitaires, insinuant que l'assèchement était un virus potentiellement épidémique.

« Notre bon gouvernement maintient tout le monde dans la peur avec ses cruelles mises en scène. Et personne ne résiste... »

— Trop occupés à se bouffer entre eux. »

Le gorille nous avait ouvert le frigo. Nous placions nos caisses pleines de peaux anonymes sur les étagères. Jean-Baptiste écrasa son mégot sur la dalle de ciment froid.

« Les ventres qui crient famine n'ont pas d'oreille, ni de voix. Quand la populace est trop occupée à survivre, elle s'affaiblit. On doit réveiller les affamés... »

Je ne savais plus ce qui était le pire : les guillotines ou les festins cannibales ?



La loi de Newton est implacable, il y aura toujours des peaux cassées. La somme de travail augmentait et les délais de production se resserraient. Contrai-

rement à tous les autres secteurs d'activité, qui licenciaient massivement, notre clinique embauchait. Des jeunes sans expérience débarquaient dans l'atelier et nous devions presque chaque fois terminer leurs réparations, allongeant nos journées de travail. Je traînais un boulet de fatigue avec l'impression qu'un violoniste jouait avec ardeur de son archet sur mes nerfs.

À la taverne, Jean-Baptiste parlait sans s'essouffler de politique mêlée de faits divers, sur fond de Dépression. « Le problème, c'est qu'on n'a pas encore atteint le fond. »

Moi, j'avais atteint le fond de ma pinte et j'en commandai deux autres. « Et quand est-ce qu'on y sera, à ton avis? »

Jean-Baptiste regardait la mousse séchée sur la paroi de son verre, comme s'il cherchait un augure dans ses formes aléatoires.

« La Dépression s'en chargera bien assez tôt. »

Deux pintes remplies à ras bords arrivèrent et j'invitai Jean-Baptiste à trinquer. « À la Dépression, qui trouvera elle-même une façon de se résoudre! »

Jean-Baptiste retint son verre.

« Tu me comprends mal. En fait, je crois qu'on devrait l'aider un peu. »

Sans soif, je bus ma bière, qui me sembla tout à coup plus amère.



Réfugié sur le toit en compagnie des étoiles, je fumais lentement des cigarettes à la chaîne. À force d'y passer du temps, j'en étais venu à aimer l'endroit, qui n'était finalement pas qu'un cimetière de larmes.

J'avais installé quelques commodités. Le mobilier était rustique : de vieilles planches appuyées sur des seaux vides empilés les uns dans les autres, une table et quelques chaises.

Un soir, à ma grande surprise, Carole vint m'y rejoindre. Sans dire un mot, elle vida un sac rempli de couvertures et mit beaucoup de soin à préparer un nid dans lequel se blottir.

« Viens. »

Couchés sur le dos, nous observions le ciel en silence. Pour fuir l'humidité de la nuit, nos peaux se

rapprochèrent, cherchant à se solidariser contre le froid.

Sous le regard indiscret des astres, nos corps dansèrent un long moment pour se souvenir qu'au-delà de la Dépression se cachait quelque raison d'espérer. Une fois la valse terminée, ils se séparèrent, épuisés et éblouis.

« C'est rassurant de se savoir si petits. »

Mais Carole était d'une petitesse à part. Elle rappelait celle des Perséides, qui crèvent parfois l'atmosphère avec leur tête de roc et leurs longs bas de soie sans que personne ne les remarque. À côté de ces bolides parcourant des millions de kilomètres pour finir dans une spectaculaire explosion, notre bonheur était lilliputien.

« Éric m'a dit que l'instant qui précède le lever du jour est le meilleur moment pour observer les étoiles filantes. Tu veux un café? »

J'acceptai et Carole fit l'aller-retour à la cuisine pour attraper un thermos et deux tasses. Dans le ciel, très peu d'étoiles étaient visibles et je m'inquiétai de l'expansion de la matière sombre.

Au matin, une légère rosée se déposa sur nos corps refroidis par l'humidité, immobiles dans l'attente. Nous dûmes redescendre nous blottir sous la couette. À bien y penser, Carole était ma seule véritable garantie prolongée de tendresse sur cette planète.



Depuis quelque temps, une soupe mijotait en permanence sur le feu. Son fumet avait réussi à amadouer les humeurs sauvages des enfants de gouttière, désormais à leur aise dans notre cuisine. Comme elle l'avait fait avec Éric et les serpents-dragons, Carole avait réussi à apprivoiser ces jeunes fauves, dont les dents n'étaient pas aussi acérées qu'ils voulaient le laisser croire.

Notre porte n'était jamais verrouillée. Ainsi, il nous arrivait d'en découvrir un ou deux endormis sur le sofa au petit matin. Notre service d'accueil prolongeait ses heures d'ouverture la nuit. Nous avions pris l'habitude de toujours laisser des couvertures à l'entrée, au cas où.

Carole en avait accueilli un premier, et un autre, puis un autre. Un cortège de Patrick, François, Jessica, Mohamed, Rose, Octavio, Marianne, Ides et Laurence s'improvisaient à tour de rôle colocataires pour un jour ou deux.

Ils jouaient avec les seaux, s'en faisaient des chaudrons remplis de potion magique, des casques de Don Quichotte ou des tambours de troubadour. Au son des percussions, nous buvions de grandes rasades de potion de courage avant de monter sur nos échasses pour aller combattre des moulins à vent.

Ces enfants me faisaient oublier tout ce qui ne tournait pas rond dans ce monde. Après leur départ, j'attendais toujours avant de nettoyer les dégâts,

moins importants que les bienfaits. Ce joyeux désordre prouvait que le camp de base que Carole et moi avions aménagé était un lieu propice aux éclats de rire, un bunker de bonheur dont les solides remparts refusaient de laisser pénétrer les froids courants d'air de la morosité.

Une pierre grosse comme une orange obstruait la gorge de M<sup>me</sup> Béatrice, écroulée près de son téléviseur encore allumé. Ses mains agrippant son cou et ses yeux sortis de leurs orbites trahissaient l'intensité de ses derniers moments. Sa peau était grise comme de la cendre, son corps sec et friable comme du tuf.

Lorsque les ambulanciers tentèrent de la soulever, elle éclata en morceaux. Ils mirent les plus gros dans des sacs de toile noire et terminèrent leur travail avec un aspirateur. Lorsqu'ils repartirent avec M<sup>me</sup> Béatrice dans deux sacs, plus aucune poussière ne restait dans le salon.

La voir en morceaux ne m'avait pas ému, mais le spectacle du stade ultime de l'assèchement m'avait donné soif. Attablé seul dans sa cuisine, je bus un grand verre d'eau en réfléchissant à une façon plus

sereine de plonger dans la mer Morte et à l'importance de savoir nager. Je pensai aussi au sofa de M<sup>me</sup> Béatrice, qui se reposait enfin les reins. Un bourdonnement compact remplissait l'appartement vide.

En quittant, je verrouillai la porte et rendis les clés au concierge, qui ne savait pas qui était cette M<sup>me</sup> Béatrice.



Carole pleura en silence pendant que je lui racontai l'éclatement, les sacs, l'aspirateur. Une fois mon récit terminé, je restai longtemps à l'écoute de ses larmes muettes, difficiles à entendre. Elle pleurait devant moi pour la première fois.

Les jours qui suivirent, Carole verrouilla les portes. Lorsqu'on cognait, je répondais avec un maximum d'irritation que le cabinet ne recevait plus et qu'aller se plaindre ailleurs était la seule chose à faire. Ça m'embêtait de devoir faire ça, mais les volets de Carole étaient clos.

J'en profitai pour faire le grand ménage et monter les seaux qui traînaient dans toutes les pièces depuis trop longtemps. J'en avais assez de m'accrocher les pieds. Carole me regardait besogner sans mot dire. Quoique murée dans son silence, elle semblait apprécier l'espace ainsi retrouvé.



Carole dormait beaucoup. Je ne soupçonnais pas l'étendue de la fatigue que son corps accumulait à force de rafistoler tous ces cœurs aigris. Elle remettait toujours son repos à plus tard, mais le départ de M<sup>me</sup> Béatrice l'y avait forcée.

Elle gardait son pyjama tout le jour et occupait ses journées à l'entretien des nombreuses plantes qui ornaient notre appartement. Elle les arrosait, enlevait les feuilles sèches, les rempotait au besoin. Elle taillait les tiges et les branches superflues. Elle bouturait, repiquait, replantait... Parfois, elle me regardait et je pouvais lire à l'intérieur de ses yeux qu'elle me disait de patienter. Alors, je patientais.

Le Centre de longue durée avait appelé. Les vieux, comme d'habitude, s'ennuyaient à mourir. J'avais répondu à la dame au bout du fil qu'elle pouvait bien embaucher un clown pour remplacer Carole si elle le voulait, mais qu'elle était présentement hors service et que son retour chez eux n'était pas prévu à l'agenda. J'avais raccroché sans attendre la réplique.

«Qu'ils se consolent tout seuls, pour une fois!»

Je croisai le regard de Carole. Elle n'aimait pas ma façon de répondre à l'envahisseur. Moi, tout ce que je voulais, c'était qu'elle se repose pour vite redevenir ce qu'elle était avant.

Je ne comprenais pas que les gens puissent solliciter ses soins alors que c'était elle, plus que

quiconque, qui avait besoin de pansements et de compresses. La bonté de Carole n'était pas un réservoir dans lequel on pouvait déverser infiniment les trop-pleins de tristesse.



J'avais pris l'habitude du bruit. Pour fuir le silence de l'appartement, je marchais d'un pas rapide dans le vacarme des rues. Les échafauds et la multiplication des festins cannibales me rendaient nerveux. Il y avait d'ailleurs de moins en moins de marcheurs dans le quartier.

Avec l'arrivée de l'automne, les arbres commençaient à peindre des taches de couleur sur le canevas gris du centre-ville. Comme les pensionnaires du Centre de longue durée, les feuilles mortes volaient en tous sens avant d'atterrir au milieu des ordures qui jonchaient les rues.

J'arrêtai chez M. Foo pour me réchauffer avec un thé. Il était seul dans son restaurant, sirotant sa soupe aux vermicelles.

« Plutôt tranquille ce soir.

— Oui, c'est comme ça tous les soirs. Allez, viens t'asseoir. »

Je pris place à sa table. Il alla à la cuisine et en revint quelques minutes plus tard avec une théière

fumante et deux tasses en porcelaine à motifs orientaux.

« Tu sais, plus personne n'a les moyens de se payer un repas au restaurant et je ne peux pas réduire davantage les prix. Ma marge de profit n'arrête pas de fondre depuis six mois. »

Il parlait avec un sérieux que je ne lui connaissais pas. Je pris une gorgée de thé. Les serpents-dragons, dont le plumage avait pâli, rampaient de table en table d'un air prostré.

« Allons donc, avec un menu pareil, vous trouverez bien à renouveler votre clientèle. »

— Il n'y a pas que ça. Ça fait trois fois que l'on se fait vider la cuisine et le bâtiment est sur le point de s'effondrer. On n'a plus les moyens. »

Il bu une gorgée de thé et contempla un moment les paysages montagneux peints sur sa tasse.

« On ferme la semaine prochaine. »

Je ne répondis rien à l'annonce de cette sentence. La Dépression faisait une autre victime.

« Avec nos économies, on a assez d'argent pour retourner dans notre pays et y vivre quelques années. Nous trouverons bien là-bas de quoi gagner nos vies. »

Il me parla de sa terre natale avec moins de nostalgie qu'à l'habitude. Il s'en rapprochait et ne semblait pas regretter ce qu'il allait laisser derrière lui.

Je payai mon thé en y ajoutant un énorme pourboire, qu'il refusa. Un serpent-dragon vint se poser sur mon épaule et s'enroula autour de mon cou.

«Il a l'air de bien vous aimer. À moins qu'il ne reconnaisse l'odeur de Carole. Partez avec lui si vous voulez. Ça vous fera un souvenir.»



Je repris ma marche avec un serpent dans ma poche. Il n'y avait pas que l'immeuble de M. Foo qui tombait en ruines. Sur plusieurs autres, je remarquai les signes précurseurs de l'effondrement : balcons obliques, maçonnerie fissurée et fenêtres brisées.

À certains endroits, au pied de ces constructions bancales, des gens dormaient dans des abris de fortune, sans se soucier des regards. Les rats sortaient des caves.

Comme à son habitude, l'Épouvantable crachait des insultes aux passants en accusant les coups et les bouteilles lancées à la figure.

«Vous verrez, tas de viande! Cette ville va vous avaler tout cru. Passez votre chemin et n'écoutez surtout pas celui qui vous aura prévenus!»

J'en avais assez de l'entendre. Rassemblant tout ce que j'avais accumulé de colère et de tristesse, je m'avançai vers lui, bien décidé à le déraciner.

«Ta gueule! Si tu crois que je vais te frapper pour te faire plaisir, tu te trompes.»

Je dus mettre beaucoup d'efforts pour arracher le pieu du monticule de merde séchée qui s'y agglutinait. Prenant appui sous son aisselle droite, les souliers dans les excréments, je tirai jusqu'à ce que le sol veuille bien laisser sortir la croix. Une forte odeur d'ammoniac et un écoeurant bruit de succion accompagnèrent sa libération.

Je le laissai choir au sol pour prendre un peu de repos. Mes poumons cherchaient l'air et celui que je respirais était infect. Adossé à un réverbère, je jetai un regard autour de moi et m'aperçus qu'une dizaine de badauds me dévisageaient. À leur air, j'en déduis que je devais avoir une tête à faire peur. Ils semblaient craintifs et gardaient leurs distances.

Je déposai la croix sur mon épaule et entrepris à la marche le court chemin qui me séparait de l'appartement, laissant derrière moi les spectateurs figés sur place. L'Épouvantable criait, mais je n'avais pas d'oreille pour ses insultes. Comme il avait plu la veille, la paille était lourde et son odeur, nauséabonde. Des perce-oreilles, contraints à l'exil, me chatouillaient le cou en s'enfuyant. Pressée sur mon épaule, la paille laissait couler un jus froid qui imbibait ma veste et ruisselait sous mes aisselles.

Je passai par l'arrière de l'immeuble pour hisser sa carcasse. Au dernier étage, l'escalier étroit menant à la trappe me donna du fil à retordre. Je dus tirer l'Épouvantable par le pieu, frappant sa tête sur

chaque marche. Un clou mal enfoncé déchira sa chemise et un peu de paille y resta accrochée.

Pour une deuxième fois, je déposai mon fardeau au sol. Tout en reprenant mon souffle, j'envisageai une façon de fixer solidement le pieu. Je le plantai dans la cheminée. C'était assez stable.

Je descendis rejoindre Carole qui était déjà au lit. Je relâchai le serpent en me disant qu'elle aurait une belle surprise à son réveil en voyant la petite bête voler dans l'appartement. Je pris une douche et me couchai.

Sous les couvertures, je repensai à ma marche avec l'Épouvantable, tentant en vain d'expliquer mon geste. Je comprenais mal mon impulsion, mais j'avais la certitude d'avoir été trop longtemps le porteur d'eau.

«Pourquoi tu m'as planté là?»

J'étais monté sur le toit avec une brosse et une bouteille de shampoing.

«Tu ne sais pas dans quelle merde tu t'es mis les pieds en m'amenant ici. Je suis de très mauvaise compagnie.»

Ça, je le savais depuis le moment où j'avais arraché son pieu du sol. Qu'est-ce qui m'avait pris de le monter ici? Il n'y avait pas de corneilles à chasser, ni de passants à effrayer.

«T'approche pas de moi avec cette bouteille. Je suis très bien dans ma crasse.»

Pour être bien certain de ne pas me faire mordre, je passai par derrière et lui versai un seau de larmes

sur la tête, manœuvre qui me valut un long chapelet d'insultes. Je le laissai s'égosiller tout en lui labourant le crâne de mes doigts, bien protégés dans une paire de gants de caoutchouc.

Sous le shampoing qui moussait abondamment, je découvris des croûtes et des plaies négligées de longue date. Malgré le shampoing au parfum floral, une forte odeur de moisi émanait de sa tête. L'Épouvantable se tortillait, projetant de la mousse sale tout autour et dans mon visage. Je lui vidai un deuxième seau sur la tête et redescendis chercher d'autres instruments de torture hygiénique.

Armé de ciseaux bien affûtés, je coupai ses cheveux de très près, sans trop me soucier du style. Je grattai ensuite avec vigueur les croûtes qui s'accrochaient à son crâne. Puis, je rinçai son cuir chevelu rougi. Je repris mon souffle, assis sur un seau.

«T'as faim? Si t'as faim ou soif, t'as qu'à me le dire.

— Va chier!»

Les chiens qui aboient trop fort le font parce qu'ils ont peur. J'étais résolu à ne pas me laisser affecter par son caractère. Avec la brosse, je récurai son pieu couvert d'excréments.

Pendant l'opération, il s'époumona à m'ordonner de le ramener dans la rue. Après l'effort que j'avais consenti pour le monter ici, je n'étais pas pressé de le redescendre.

Je décapsulai une bière.

«J'ai soif. Donne-moi cette bouteille!»

Je restai sourd à sa demande, savourant chaque gorgée en le regardant droit dans les yeux. J'admirais son culot de me lancer des ordres mais, ici, c'était moi qui fixais les règles.



Il était maintenant temps de recoudre l'Épouvantable. C'est donc avec du fil et une aiguille que je lui rendis ma deuxième visite. Les raclées en série et son transport jusqu'au toit avaient abîmé ses vêtements. La paille lui sortait des trous et il ne pouvait se permettre d'en perdre davantage. Avant de raccommoder ses habits, je le rembourrai en douceur avec de vieux chandails que je déchirai en lanières.

Je reprisai en deux cent trente-quatre points les déchirures de sa chemise. Il me regarda travailler en silence. Je m'efforçai de ne pas laisser paraître les sillons des coutures, qui gardaient l'apparence de cicatrices mal guéries. Je rapiéciai avec des morceaux de ma propre chemise certaines parties trop endommagées.

Enfiler le fil dans l'aiguille était difficile. Le vent froid gelait le bout de mes doigts et, par trois fois, mon aiguille pénétra la paille. L'Épouvantable ne réagit pas.

J'étais satisfait. La bourrure avait fait son effet. Bien que tachée de sang séché, sa chemise bleue rapiécée

en courtepoinle avec des morceaux de la mienne était presque présentable. Pour son pantalon, quatre-vingt-quatre points tout au plus avaient été nécessaires. Au total, une demi-journée de travail.

Il finit par retrouver la parole pour me demander une cigarette. J'en allumai une et m'approchai pour la lui planter dans la bouche. Quelque chose de chaud coula le long de ma jambe. L'Épouvantable me regarda avec un large sourire. Mes pieds baignaient dans son urine.

Je reculai sans répliquer. Avant de redescendre, j'installai un cadenas sur la trappe qui donnait accès au toit.

La taverne était un sanctuaire voué à l'oubli et Jean-Baptiste et moi y priions le dieu de la soif plusieurs fois par semaine. Les tables désertes étaient rares. La Dépression n'empêchait pas les verres pleins de dévaler en cascade dans les estomacs vides.

«De plus en plus de gens se bouffent entre eux, me dit Jean-Baptiste.

— J'en ai vu quelques-uns. »

Les adeptes résignés du cannibalisme augmentaient. Les policiers tentaient de les empêcher, mais les matraques, bien qu'efficaces sur le coup, ne mataient pas la faim. Les affamés se donnaient rendez-vous dans d'autres endroits et continuaient à s'entre-bouffer dans la clandestinité.

«J'en peux plus de regarder tout ça s'effondrer en gardant les bras croisés.

— Moi non plus.»

Nos conversations s'orientaient toujours dans la même direction. Nous cherchions la façon de mettre fin à la Dépression. Mais ce soir, la quête de solution de Jean-Baptiste l'entraînait vers les extrêmes. Il fallait que ça saute.

«Les groupes terroristes ont un atout majeur : les kamikazes ! Ils se faufilent sans que personne ne les voit en transportant 20 kilos d'explosifs autour de leur taille et boum ! Le problème avec tous ces gars qui se font exploser dans les bulletins de nouvelles, c'est qu'ils le font toujours trop loin de la bonne cible.

— Et toi, tu la ferais péter où, ta bombe?»

Je jetais de l'huile sur la conversation. Jean-Baptiste fumait et buvait en accéléré, et son regard de plus en plus vitreux perdait de sa lucidité. De mon côté, je m'accrochais à mon verre comme à une rame, tâchant de ne pas perdre le cap.

«Je ne sais pas encore, mais pour saper les fondations du problème, une seule bombe placée au bon endroit suffit.»

Il commanda deux autres pintes. Avec celles que nous venions de boire et les premières, mon esprit commençait à s'imbiber de ses théories.

«Au fond, pourquoi on devrait attendre que les autres fassent ce qu'on peut faire soi-même ?

— D'accord. Mais moi, je n'ai pas le courage du kamikaze. »

Le courage du kamikaze. Difficile de se mettre dans la peau de quelqu'un qui n'a plus rien à perdre, ou qui a de bonnes raisons de tout perdre. Moi, j'avais Carole, une bonne raison de remettre à plus tard mon explosion.

«Ton problème, c'est que t'espères que ça va changer sans rien faire. »

Jean-Baptiste exagérait. Un énorme fossé séparait *ne rien faire* et *faire tout péter*.

«Non ! Mon problème, comme tu dis, ce sont les victimes innocentes.

— Dommages collatéraux inévitables.

— Argument militaire ! Tant que ces dommages collatéraux n'ont ni nom ni visage, on a la conscience tranquille.

— T'as peur des solutions. »

Jean-Baptiste tira une dernière bouffée de sa cigarette, puis la lança dans un arc de cercle habilement calculé qui termina son vol dans mon verre. J'écumai le mégot brunâtre avec mes doigts et le lançai sur le plancher. Je n'avais plus soif.

« À ce que je sache, tes discours de taverne n'ont pas encore donné grand résultat.

— Lorsque ça arrivera, je compte sur toi pour demeurer spectateur. »

Je sentais le mercure monter. Je pensai à Carole et à tous ses petits gestes qui sauvaient le monde à petite échelle. Je pensai aussi à la réparation de l'Épouvantable et au nombre de seaux que je grimpais sur le toit. Je ne me considérais pas comme un simple spectateur.

« En attendant de voir ça, moi, j'ai des seaux plein mon toit et Carole en dégringolade depuis que M<sup>me</sup> Béatrice s'est cassée. »

J'avais monté le ton et ma main se crispait sur ma bière. Jean-Baptiste se garda de poursuivre sur sa lancée. Son arrogance s'était transformée en malaise. Il savait pour Carole.

« Comment va-t-elle ? »

Son ton radouci me calma. Je ne savais pas trop comment allait Carole. C'était la première fois que les mots nous abandonnaient si longtemps. Figée dans son silence, elle semblait close, le temps d'une reconstruction.

« J'imagine que l'huître fait son travail. »



Carole mangeait à peine, grappillant du bout de la fourchette quelques bouchées des plats que je lui cuisinai. Je me demandais si toutes ces âmes sèches qu'elle consolait ne l'avaient pas contaminée. Même le serpent-dragon, qui volait sans cesse autour d'elle, n'arrivait pas à lui redonner le sourire.

Derrière la porte de la salle de bain, j'entendais ses vomissements. Elle ressortait, le pied marin dans la houle, sans défaillir. Moi, je faisais celui qui n'avait rien entendu.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'assèchement sans appel de M<sup>me</sup> Béatrice et je commençais à douter du travail de l'huître et des perles qu'on y trouve.

Lorsqu'elle m'embrassait avant que je la quitte le matin, la flamme dans son regard restait vive. C'était le minimum d'assurance invalidité qu'elle pouvait me transmettre. Ça me suffisait pour passer la journée à recoller des peaux sans m'inquiéter de la retrouver en morceaux à mon retour.



Des commerçants embauchaient des miliciens armés pour mettre fin aux pillages répétés. Le supermarché n'y faisant pas exception, je dus montrer une carte de crédit valide à deux hommes vêtus d'uniformes

noirs avant d'être autorisé à traverser le cordon de sécurité. À l'intérieur, les gens bataillaient pour des denrées hors de prix, jetées en désordre sur une vingtaine d'étalages presque vides.

Je négociai longtemps avec les autres clients pour remporter un poulet qui me coûta l'équivalent d'une journée de travail. Je payai la volaille, en pensant à l'assèchement qui augmentait sans cesse. Toutes ces peaux cassées me garantissaient un salaire. Je vivais du malheur des autres.

Se trimballer dans les rues avec un poulet et des bières était devenu un acte téméraire et terriblement égoïste. J'emballai la volaille dans plusieurs sacs de plastique pour éviter que l'odeur de la viande crue n'attire un affamé. Dans la rue, je scrutai les coins sombres, alors que je me rendais à toute vitesse chez M. Leonetti.

Une fois chez lui, nous mîmes beaucoup de soin à apprêter le poulet et à le faire rôtir. Une odeur de citron, d'ail et de cannelle enveloppait le petit trois pièces, qui paraissait encore plus petit avec la quantité de meubles sauvés des ordures et autres objets dépareillés qui s'y entassaient. L'excès dans l'accumulation donnait finalement à l'ensemble une certaine cohérence.

Des milliers de vieux journaux s'empilaient le long des murs du salon, entre trois étagères qui ployaient sous le poids des livres usés. Mon regard s'attarda sur le rayonnage, dont l'absence de classement témoi-

gnait d'un esprit libre, ou désintéressé. M. Leonetti remarqua ma curiosité.

« Vous savez, j'ai lu et relu tout ça des tas de fois et je n'ai retenu qu'une dizaine de phrases qui en valent vraiment la peine. »

Il me parla sans trop de passion de quelques-unes des lectures qui avaient meublé sa solitude au bon moment. Malgré son évidente érudition, le cœur n'y était pas. Ses bibliothèques lui apparaissaient comme une grande addition de vide.

« Tous ces livres ne m'ont pas rendu meilleur. Seulement moins seul. »

Il eut une brève toux sèche, puis se ressaisit et alla chercher une bouteille de blanc dans sa chambre. M. Leonetti n'était pas du genre à gâcher le goût d'un bon repas avec le vinaigre de la nostalgie. Le liquide coula dans les coupes. « Buons ! »

Volaille et vin réchauffaient nos corps et nos esprits. Je lui parlai de la réparation de l'Épouvantable et du mur de silence qui entourait Carole. Il écouta sans m'interrompre. À la fin du repas, il but la dernière gorgée qui patientait dans le fond de sa coupe.

« Le silence est un fin bruissement que seule l'oreille aux aguets peut percevoir. »

Il avait peut-être raison. Qu'est-ce que je faisais chez lui alors que ma place était auprès de Carole ?

«Voilà une belle phrase sortie d'un de vos livres.

— Benito Leonetti, poésies complètes, volume trois.»

Il me sourit comme l'aurait fait un père, mais sans la condescendance du prêcheur. J'avais confiance en ce bossu.

«Va la rejoindre.»



Un grand désordre régnait à l'angle de la 1<sup>re</sup> Rue et de la 18<sup>e</sup> Avenue. Agglutinés autour des feux de poubelles, les gens se réchauffaient pendant qu'un autre scrutin cannibale s'organisait. Les automobiles étaient tamponnées les unes aux autres dans un amas impossible à dénouer. Klaxons et insultes volaient en tous sens. La tension augmentait.

Une rangée de policiers avançait vers le groupe tandis qu'à travers le mégaphone, le discours du chef de troupe se répandait dans la rue. Les autorités ne laissaient plus aller ces manifestations qui entravaient la libre circulation. Résolus à ne pas se laisser couper l'appétit, les votants affamés restèrent sur place.

J'entendis ensuite le bruit sourd des bâtons s'abat - tant sur les estomacs vides. En plus des matraques, les policiers jouèrent des gaz lacrymogènes qui dispersèrent la foule. Malgré moi, je me retrouvai au milieu de la mêlée en fuite. Perdu dans la fumée, les

yeux brûlants et larmoyants, j'essayais de garder l'équilibre.

Un coup de bâton sur le tibia droit me fit chuter au sol. Désorienté, je titubai dans une ruelle pour m'y terrer en attendant que l'orage de violence se dissipe. Dissimulé entre une remise et une palissade, je pleurais, toussais et reniflais, tentant en vain de cracher les milliers d'aiguilles qui me piquaient les yeux et la gorge.

Nous étions deux à avoir trouvé refuge au même endroit. À travers mes larmes, j'observai mon vis-à-vis, essoufflé lui aussi et visiblement mal nourri. Il tenait à peine sur ses jambes. Pas un mot ne fut échangé entre nous. Qu'est-ce nous aurions bien pu nous dire? Notre seul point commun était d'avoir fui ensemble.

Mon compagnon d'infortune me scrutait des pieds à la tête. Il était affamé et je devais encore avoir une haleine de poulet. M'imaginer au menu me donna la nausée. Je sortis de ma cachette et vomis dans la ruelle. Je m'essuyai avec ma manche. À la lueur diffuse du réverbère, je le vis sortir à son tour, avec à la main un os, un fémur.

Je roulai par terre pour éviter le coup, puis me relevai aussitôt, poings fermés. Je constatai qu'il gisait inerte, face contre terre. Il avait trébuché, trop affaibli pour poursuivre son attaque. J'en profitai pour me saisir du fémur et le lançai loin derrière la palissade.

Je retournai mon adversaire du bout du pied. Le reste de mon souper maculait sa chemise. Son front qui saignait avait heurté un caillou dans sa chute. Son regard confus balayait frénétiquement tout autour, mendiant une image apaisante où s'accrocher. Dans une série de gestes désarticulés, il tenta de se relever, sans succès.

J'entendis des pas de course et j'aperçus des enfants de gouttière qui fuyaient, armés de bâtons. Peu de choses leur permettaient d'espérer la lumière au bout de ce tunnel, qui avait de plus en plus l'allure d'un puits à force de s'y enfoncer. Bientôt, nous deviendrions tous des bêtes apeurées et hargneuses, piégées au fond.

L'affamé se releva enfin, mais son agressivité s'était muée en impuissance. Dans le fond de son regard éteint, il n'y avait que fatigue et tristesse.

Je sortis un billet que je lui lançai.

« Va-t'en ! Et mange quelque chose. »

Je rentrai en boitant. Avec ce monde qui se fissurait en accéléré, les gens auraient beau crier à cœur déployé, seuls les gaz et les matraques leur répondraient.

«Je suis enceinte.»

Ces trois mots fracassèrent l'épais rempart de silence dans lequel Carole s'était murée. Les yeux remplis à rebord d'inquiétude, elle me tendit un bâton de plastique blanc sur lequel se dessinait dans un cercle une croix bleue plutôt floue. Je saisis l'objet et le regardai de plus près, espérant y trouver un bout de réalité qui m'avait échappé. Je gagnais du temps, cherchant une réplique à la hauteur, mais les mots ne venaient pas. Je m'assis, étourdi.

Je venais tout juste d'échapper à une émeute et à l'attaque d'un cannibale et j'apprenais qu'un enfant avait commencé à se fabriquer dans le ventre de Carole. Nous ajoutons une autre bouche à mourir au milieu d'une meute déjà affamée.

Sémaphore perdu dans la brume, le regard de Carole demeurait transi dans l'attente. Les signaux de détresse qu'il émettait me firent remettre les considérations philosophiques à plus tard.

« Il y a assez de place ici pour trois. »

Ma réponse sembla rassurer Carole davantage que moi. Oui, il y avait assez de place dans notre appartement pour accueillir un enfant, nous le faisons déjà avec ceux de gouttière, mais l'extérieur beaucoup moins hospitalier m'inquiétait. Je serrai Carole dans mes bras, cachant ma tête dans ses cheveux, écrasé par un étouffant sentiment de responsabilité.



Nous fîmes l'amour pour nous rassurer. Pour nous prouver que nous n'étions pas seuls. Pour dompter la peur qui nous paralysait. Pour confirmer que le mortier qui nous liait n'allait pas craquer.



Le pas ralenti par le coup de matraque de la veille, je partis pour la clinique. Je m'appliquai plus qu'à l'habitude. Savoir que la vie prenait son élan à l'intérieur de Carole donnait un sens différent à ma tâche. J'étais plus sensible aux histoires que me racontaient les cicatrices gravées à la surface de toutes ces peaux anonymes. En posant la caisse sur le chariot, je m'at-

tardai à l'étiquette agrafée sur la poignée : *Monique B. Quarante-deux ans. Écrasement.*

En revenant du frigo, je croisai Jean-Baptiste, qui plongeait dans le vif du sujet.

« La quantité de produits qu'on trouve sous l'évier est vraiment une mine d'or pour terroristes.

— Je ne sais pas. Je m'en sers surtout pour récupérer. »

Il m'expliqua sur un ton très détendu tout ce qu'il avait appris sur la fabrication d'explosifs. En mélangeant avec le bon dosage un peu de ceci avec un peu de cela, on pouvait pulvériser un pâté de maisons. Je l'imaginai seul dans sa cuisine, confectionnant sa bombe comme on prépare de la pâte à crêpes. Je me considérais comme chanceux de ne pas habiter le même quartier que lui.

— Le plus difficile, c'est de relier le détonateur. Un faux mouvement et boum !

— Sois prudent, alors.

C'est tout ce que je pus lui dire. Depuis la veille, je me préoccupais davantage des ingrédients de la vie que de ceux de la destruction.

En revenant du travail, je m'arrêtai au coin de la rue où j'avais arraché de terre l'Épouvantable. Ceux qui avaient pris l'habitude de le frapper se battaient maintenant entre eux. Le paratonnerre n'était plus là. Je pressai le pas pour fuir les coups. Des miettes

de voisins, fines comme une porcelaine précieuse, croustillaient sous mes semelles.



Le zygote s'accrochait à l'habitacle, vampirisant toutes les ressources de son hôte afin de quitter son microscopisme. Carole passait du spleen à la bonne humeur en accéléré et je ramais en tous sens pour suivre la cadence. Un cocktail concentré d'œstrogène, de progestérone, de prolactine, de dopamine, d'endorphine, de cortisol et d'adrénaline circulait en elle à toute vitesse.

La nuit, son inconscient s'emparait de son sommeil. Elle revivait souvent le même cauchemar, dans lequel il était question d'accouchement en catastrophe avec problèmes à la sortie. Assise dans une ruelle sombre, elle criait de douleur et personne ne venait à son secours. Au bout d'atroces douleurs, un énorme poisson lui glissait entre les cuisses, laissant une impression visqueuse dans son vagin. Le poisson tout sanglant, qui avait mon visage, criait en gigotant sur le gravier, cherchant à prendre son premier souffle.

C'était à ce moment qu'elle se réveillait et moi aussi. Je lui massais la tête pour tenter d'apaiser ses drames nocturnes.

Se servant d'un conteneur comme appui, les enfants de gouttière atteignaient un escalier de service en métal rouillé menant à un balcon précaire, et en un bond parvenaient au toit. C'est ainsi qu'ils découvrirent l'Épouvantable.

Ils le connaissaient déjà et étaient sans doute contents de le revoir puisque je les surpris à le fouetter chacun leur tour avec un câble électrique. Leur habitude de le frapper à loisir dans la rue était tenace.

«Foutez le camp, tas de petits cons!», gueulait l'Épouvantable.

Je m'avançai et m'emparai du fouet.

«Personne ne frappe personne ici!»

Frustrés, ils déguerpirent en sautant d'un toit à l'autre.

« Ces petits morveux vont rappliquer avant longtemps. Ils sont tenaces.

— Oui, mais t'en fais pas trop. Ils sont moins sauvages qu'ils en ont l'air. »

Bien sûr, à mon insu, les enfants lui rendaient visite. Ils ne le frappaient plus, mais le plantaient dans tous les recoins possibles du toit. Je le retrouvais parfois coincé entre une pile de seaux et un tas de planches, parfois gisant au sol ou pendu à un fil électrique. Je vissai le pieu à la cheminée.



Avec la neige qui tombait, la ville ressemblait à une vieille femme laide maquillée avec maladresse, dans un effort ridicule de faire oublier les stigmates du temps peint sur son visage.

Plus personne ne sortait sur les balcons. Les jardinières laissées à l'abandon s'emplissaient de flocons, figeant les plantes mortes dans des poses tordues.

Souvent, je montais déneiger l'Épouvantable avec un balai, dégageant du même élan l'accès à la trappe pour éviter qu'elle ne se coince. J'enlevai aussi le cadenas.

J'investis beaucoup de mon temps libre à fabriquer une cabane. Mon plan était simple : quelques bâches tendues sur un squelette de bois. Je commençai par assembler les madriers autour de la cheminée.

«Tu gaspilles ton temps. Je me suis endurci dans la rue.»

Moi qui avais toujours eu un toit sur la tête, je n'imaginai pas qu'on puisse passer l'hiver dehors, surtout pendant les froids mordants de janvier alors que même les chiens réclament la porte.

Je terminai mon ouvrage en fixant les bâches avec une agrafeuse. Deux ou trois personnes pouvaient trouver refuge dans la cabane. Elle n'était pas très isolée, mais offrait la protection minimum nécessaire. Lorsque que le vent s'y engouffrait, les bâches se froissaient et claquaient, au grand déplaisir de l'Épouvantable.

«Ton truc va me péter dans les oreilles tout l'hiver!»

Après le mal que je m'étais donné, je n'allais pas m'en faire avec ce détail. Le bruit était un moindre mal, en comparaison des froides bourrasques qui avaient commencé à souffler.

La rue était bruyante. Sur les trottoirs, les enfants de gouttière allumaient des feux dans des tas de débris et on entendait des pneus de voiture éclater sous l'effet de la chaleur. La fumée noire émanant des voitures transformées en torche montait à plusieurs mètres dans les airs, répandant une forte odeur d'essence et de caoutchouc brûlé. Tout ça réchauffait l'ambiance du quartier, déjà engourdi par le froid. À l'abri dans la cabane, l'Épouvantable sentait bien la fumée mais ne voyait rien.

«Tu vas me dire ce qui se passe ?

— Les enfants mettent le feu. Cette fois, ça flambe vraiment. »

Je pris le temps de lui décrire les poubelles en flammes, la peinture des voitures qui décollait sous l'effet de la chaleur, la course des enfants et la panique des voisins, qui lançaient des cailloux pour éloigner les petits incendiaires.

« Cette petite vermine est vraiment efficace. »

Les flammes s'amusèrent de longues minutes à réduire en cendres tout ce qu'elles caressaient.

Je montai un bout de pain et de l'eau à l'Épouvantable qui ne mangeait guère. Nous partageâmes cette pitance, qui avait un goût de pneu fumé.

« Donne-moi une cigarette. »

C'était devenu une habitude. J'allumai la cigarette et lui plantai dans la bouche. Il en fumait toujours une après le repas. Sinon, il devenait insupportable, lui qui était déjà du genre soupe au lait.

« Ces enfants me rappellent de bons souvenirs. »

Il afficha un rare sourire de râteau édenté. J'étais incapable de m'imaginer l'enfance de l'Épouvantable. Était-il libre de ses mouvements ? Quand l'avait-on assis sur ce pieu ? Un jour, je trouverais bien les réponses à ces questions.

Le zygote se transformait lentement en petit sca-  
phandrier pataugeant en eaux calmes. Plus ouvert au  
partage, il cessa de se garder les ressources de son  
hôte pour son usage personnel. Les cauchemars et  
les grandes fatigues de Carole diminuèrent et elle fut  
envahie d'une énergie nouvelle. Son sourire s'offrait  
de nouveau à mon regard et ses yeux brûlaient d'une  
nouvelle flamme encore plus vive.

Nous faisons désormais l'amour à trois. J'essayais  
de ne pas trop comprimer le petit nageur, coincé  
entre deux géants qui s'ébattent. Partager d'aussi près  
notre intimité avec cet être en construction m'ef-  
frayait, même si je savais que ce n'était que le début.

Carole reprenait du service. Elle avait ouvert les  
volets et déverrouillé la porte du cabinet. Le bour-  
donnement des pas dans l'escalier repris à vive

allure. Nous recevions des félicitations enrobées de sourires. Nos visiteurs ne laissaient plus de seaux traîner chez nous. Tous comprenaient que l'état de Carole nécessitait la fermeture des vannes. J'étais content qu'ils aillent enfin les ouvrir ailleurs.

Une fois par semaine, elle recommença à rendre visite aux pensionnaires du Centre de longue durée. Des regards mouillés de tendresse, nids d'étincelles au milieu des ombres, observaient les nouvelles courbes de Carole. Les plaintes habituelles n'avaient plus cours, remplacées par l'évocation de vieux souvenirs confus, abandonnés trop longtemps sur le parvis de l'oubli. Ces vies ridées, en fin de parcours, s'émuvaient d'en voir de nouvelles se préparer à prendre le départ.



Même si elle me garantissait qu'elle ne passait que par les artères les plus achalandées, je m'inquiétais de savoir que Carole se promenait seule dans les rues.

Je l'imaginai prise au piège au milieu d'une foule en colère, essayant de protéger son ventre alors que des projectiles volaient en tous sens, fuyant dans une ruelle, se recroquevillant entre deux sacs de pou-belle, seule et paniquée.

Parfois, mon délire s'aggravait et j'ajoutais un groupe d'affamés s'avançant vers elle armés de bâtons. L'écume au coin des lèvres, les yeux ivres de

chair crue, ils grognaient comme des bêtes et salivait à sa vue. Après, je voyais beaucoup de cris, de sang et de viscères à ciel ouvert.

Lorsque ces images montaient, je me savais capable de tuer.



Pour s'assurer que tout flottait pour le petit scaphandrier, nous prîmes rendez-vous avec le docteur Rousseau. Avec un bidule enduit de graisse qu'il passait sur le ventre de Carole, il vérifiait que les morceaux s'assemblaient dans le bon ordre. Sur le moniteur au-dessus de nos têtes, on apercevait un tableau abstrait composé de taches mal agencées, de courbes brisées et de nuances imprécises. Tout ça en mouvement.

« C'est un garçon ! », s'écria Carole.

Même en plissant les yeux, je ne voyais rien qui puisse me donner le moindre indice confirmant ce qu'elle venait de dire.

« Regarde en haut à gauche. »

J'étais toujours aussi aveugle. Du coin de l'œil, j'entrevois le sourire du docteur Rousseau qui confirmait l'intuition de Carole.

« Laissez tomber. La plupart des gens ne voient qu'un ramassis de formes confuses. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir les interpréter. »

Il continua l'examen, mesurant tous les membres du petit locataire, vérifiant que tout était dans le bon ordre et que les cellules se multipliaient bien.

Après avoir rangé ses instruments, il s'attarda à la pente du cou de Carole. Il la regarda longuement, tâtant avec douceur ses branchies.

« C'est assez rare. Quand sont-elles apparues ? »

— Je ne sais pas. D'aussi loin que je me souviens, elles ont toujours été là. »

Il les observa palpiter encore un instant et sourit.

« C'est très bien. »

Il invita Carole à quitter le petit lit d'examen pendant qu'il griffonnait quelques notes dans un dossier, qu'il referma aussitôt.

« Votre matrice, entourée de toute votre personne, est un vivarium de grande qualité. Vous pouvez être rassurée, ce petit être va se frayer un chemin vers la sortie sans trop d'embûches. C'est probablement notre seul et dernier rendez-vous d'ici votre accouchement. Avec tout ce qui se passe dehors, je suis réquisitionné aux urgences. Appelez-moi le moment venu. Et surtout, bonne chance. »

À peine avions-nous mis le pied dehors qu'une émeute nous força à fuir par les ruelles.

Décembre cognait maintenant à nos fenêtres en soufflant encore plus de neige et de froid. La chaleur humaine ne suffisait plus à chauffer l'appartement et la bruyante fournaise à l'huile prit le relais. Sur le toit, le vent sculptait des dunes dans tous les coins et faisait claquer les bâches autour de l'Épouvantable, qui tenait bon dans sa cabane.

Je branchai le radiateur électrique que j'avais apporté. En quelques minutes, nous étions confortables.

« Avec ça, t'auras moins froid.

— Le froid ! Quand t'es fait de paille, c'est rien. Ce que je déteste, c'est le verglas. Cette pluie te glace de la tête au pieu et il n'y a personne pour te dégivrer ou te donner quelque chose de chaud à boire. T'es obligé de te pisser dessus pour te les dégeler. »

Pour une première fois, il m'adressait la parole sans agressivité ni insulte. Je demeurai tout de même sur mes gardes.

Amplifiée par la chaleur du radiateur, une mauvaise odeur commença à se propager dans la cabane. Elle provenait du seau que j'avais calé dans le conduit de la cheminée. Je le sortis et balançai son contenu dans la rue. Je récurai ensuite le pieu à la brosse avant de remettre le seau dans le trou.

Chaque fois que je faisais sa toilette, nous gardions le silence, seule façon de conserver un peu de dignité.

« À demain. »

J'allais redescendre par la trappe lorsque je l'entendis murmurer.

« Merci. »



Le toit ressemblait à un bidonville en modèle réduit, enseveli sous la neige. Les enfants de gouttière m'avaient aidé à agrandir l'abri, montant sur le toit bouts de planche, tôle, meubles, couvertures et cartons qu'ils volaient je ne sais où. J'avais rabouté tout ce bazar avec de la corde et des clous.

Les enfants n'arrêtaient pas d'étourdir l'Épouvantable avec leurs drôles de questions, et lui, content

d'avoir un public, y répondait. Je restais parfois quelques minutes, curieux d'entendre ses histoires.

«Vous voulez savoir pourquoi les enfants aiment jouer avec le feu?»

Il faisait très froid et les six plus coriaces lui tenaient compagnie. Le radiateur tenait bon. L'Épouvantable aussi.

«Si les enfants aiment mettre le feu, c'est à cause de la petite conne aux allumettes.

— C'est qui celle-là, demanda un des enfant?

— La petite conne aux allumettes était dans une misère pas possible. Habillée en guenilles, elle gelait dans la neige avec sa ridicule boîte d'allumettes. Il faisait un froid pire que celui de ce soir. Le vent était un chien enragé qui déchirait sa peau, avec ses crocs pointus et glacés. Ses pieds nus dans la neige viraient au bleu. Elle reniflait sans arrêt la morve qui coulait de son nez rougi. Ses muscles se raidissaient. Elle avait du mal à mettre un pied devant l'autre.

La petite conne n'avait pas beaucoup de choix. Soit elle vendait ses allumettes pour ramener l'argent à son alcoolique de père qui allait le flamber en achetant une caisse de bière, se soûler et la battre, soit elle les brûlait pour réchauffer un peu ses doigts gelés.

Elle essaya de les vendre, mais personne ne voulait de ses allumettes ridicules. Les gens étaient trop pressés d'arriver chez eux pour prendre un verre au

coin du feu. Ils passaient devant elle sans la voir tellement elle était maigre, presque invisible.

Mais la petite conne rêvait à des endroits chaleureux, avec des tables couvertes de plats chauds et au centre, une théière fumante. Comme nous dans cette cabane, elle rêvait d'un endroit meilleur dans un monde de misère.

Elle finit par s'abriter sous un pont, à l'abri du vent. Assise dans la neige, elle a craqué une allumette, puis une deuxième, et ainsi de suite. Même en allumant toute la boîte, le feu n'était pas assez chaud. Son petit corps maigre était fatigué et traversé par le froid. Elle s'est couchée en attendant un miracle, mais les miracles n'arrivent jamais. Une fois que le corps est gelé, il n'y a plus rien à faire à part attendre de crever.

Et c'est ce qu'elle a fait, la petite conne aux allumettes. Elle est morte gelée sous ce pont pendant que les bourges se chauffaient les pieds chez eux près du poêle et que son alcoolique de père cuvait sa bière en ronflant sur le plancher de la cuisine.»

L'Épouvantable renifla et s'interrompit pour me regarder. Je me disais que, hormis le ton, il avait bien rendu la version originale du conte. Les enfants le regardaient d'un air indécis, pas tout à fait sûrs d'avoir obtenu la réponse qu'ils voulaient.

«Et pourquoi les enfants jouent avec le feu ?

— C'est pour pas crever de froid et pour rappeler aux gens qui se croient confortables chez eux qu'ils

doivent rester alertes. C'est peut-être leur chat ou leur voiture qui flambera bientôt. On doit venger la petite conne aux allumettes!»

La morale de son histoire n'était pas de nature à améliorer l'ambiance des rues.



À en juger par l'achalandage toujours croissant de la taverne, on comprenait qu'encore beaucoup de pèlerins traversaient un même désert. Jean-Baptiste reconnut deux ou trois gars assez ivres qu'il salua.

Sur son invitation, Jimmy, un vieux bonhomme maigre, s'assit à notre table. Son visage rouge et craquelé témoignait d'une longue carrière de buveur et ses gestes mal assurés exposaient au grand jour sa faiblesse. Le voir soulever son verre forçait l'admiration. Même dissoute dans une rivière d'alcool, la vie circulait encore dans ses veines.

Jimmy raconta qu'il avait emménagé dans une chambre en face. Il savait qu'il brûlait les deux bouts de la chandelle et qu'il n'avait plus de temps à perdre.

« La dernière fois que je me suis réveillé à l'hôpital, ils ont voulu me garder une journée pour faire des tests.

— Ils t'ont pris pour un rat, blagua Jean-Baptiste !

— J'ai signé un papier et quinze minutes plus tard, Steve me servait une bonne bière fraîche. »

Steve travaillait dans cette taverne depuis la nuit des temps. Il était un rare représentant d'une race unique, issue d'un croisement entre un serveur et un travailleur social. Une sorte de Carole avec de la barbe. Douze heures par jour à prêter l'oreille aux histoires de tous ces éclopés faisaient de lui un chène.

Nous avons parlé de l'agressivité dans les rues qui nous rendait tous nerveux, surtout le soir, avec le couvre-feu et toutes ces patrouilles. Jimmy nous raconta qu'il avait évité de peu de passer à la guillotine en se glissant dans les égouts, marchant près de un kilomètre en compagnie des rats avant de trouver une sortie. « Ils ne sont pas près de m'avoir. »

Il rit, mais son rire se noya aussitôt dans une toux sèche. Il cracha quelques gravats sur le plancher déjà sale. Jean-Baptiste en profita pour commander une nouvelle tournée, que je refusai. La grosseur de Carole m'avait fait perdre le goût des excès. Je sirotai longuement le contenu de mon verre.

« Je vais pisser », annonça Jimmy.

Il s'aventura vers le fond de la taverne, dont les murs fendillés laissaient pénétrer par endroits la pâle lumière du jour. Notre sanctuaire était menacé.

Jean-Baptiste en profita pour me préciser ses intentions. Il avait la bombe. Il avait choisi le lieu de l'explosion. Ne manquait plus que le moment pour que le triangle de la mort soit complet. «Après le boum, plus aucun membre de notre bon gouvernement n'aura l'esprit tranquille. Ils comprendront qu'en s'attaquant à la plèbe, on alimente sa colère et c'est par le feu qu'elle répond!»

Jean-Baptiste criait avec une voix cassée, imbibée d'alcool. Il s'était levé pour que tous l'entendent, ignorant qu'il s'adressait à un auditoire ivre et résigné. Une folie inquiétante luisait dans son regard. Il approchait de son but, avec la satisfaction mêlée de rage du loup affamé face à sa proie. Je me rendis compte que jusqu'ici, je n'avais pas vraiment cru à son entreprise.

«Carole et moi, on va avoir un bébé.»

Cette réplique mit fin à son discours enflammé de chef des armées. Une minute plus tard, Jimmy revint s'asseoir en remontant son pantalon taché de pisser. Je les saluai et partis en balayant du pied quelques gravats sur le plancher, me faufilant dans l'embrasement de la porte qui menaçait de s'effondrer.



Notre nid était la seule aire protégée au milieu des décombres, des guillotines et des affamés. Carole en sortait peu, préférant se replier sur elle-même pour se préparer au grand bouleversement.

D'un naturel aimable avec les ventres qui se remplissent, nos voisins se présentaient chez nous pour apporter tour à tour des plats cuisinés ou des boîtes de vêtements miniatures. Carole récoltait un peu de ce qu'elle avait semé. Voir fleurir la générosité au milieu de la Dépression faisait croire à l'impossible.

M. Leonetti nous avait fait cadeau d'un berceau qu'il avait joliment retapé. Nous avons installé le petit lit tout près du nôtre. Biberons, couches et peluches envahissaient notre espace. Avec Carole qui grossissait sans cesse, j'avais l'impression de rapetisser.



Éric était amoureux. Le mois de février laissait clairement voir Vénus, déesse de la beauté et de l'amour. Il nous parlait de ses observations comme on raconte un premier rendez-vous avec une femme de rêve. Qu'un terrien puisse s'amouracher d'un tas de granite et de basalte éloigné de 44 millions de kilomètres redéfinissait le concept d'amour à distance.

La rondeur de Carole l'inspirait aussi. Il nous raconta la naissance des étoiles, nous exposant d'abord le cas des nuages de gaz qui se repliaient sur eux-mêmes en tournoyant jusqu'à ce que la chaleur soit assez importante pour que la lumière apparaisse. Ensuite, tout ça couvait pendant quelques millions d'années, se réchauffant toujours plus jusqu'à ce que la fusion nucléaire soit possible. L'étoile consommait alors son hydrogène pendant que les poussières qui gravitaient autour s'assemblaient pour former des planètes, solides et gazeuses, selon les éléments présents. «Tout est histoire de gravité. C'est la créativité du néant!» Ses explications ressemblaient davantage à de la poésie qu'à de la science.

Carole, en amplification continue, illustrait bien ces théories gravitationnelles. Toujours plus d'enfants de gouttière traînaient dans la maison. Les plus gros corps attirent les plus petits. Je partageais ma vie avec Saturne et les 61 lunes qui lui tournaient autour.

Je suggèrai à Éric de venir planter son télescope sur le toit, utilisant l'abri et les autres commodités comme argument.

« Peut-être au printemps. »

Il semblait gêné. L'observation des étoiles était pour lui une activité solitaire, mais à l'entendre nous parler des astres, on comprenait que tant que le ciel s'étendrait au-dessus de nos têtes, il ne serait jamais seul.



Malgré l'hiver, les enfants de gouttière débarquaient chez nous souvent sans manteau, chaussés de vieilles espadrilles humides. Carole entassait toutes ces chaussures près du calorifère et le fumet des petits pieds mouillés se propageait dans l'appartement.

Une fois par semaine, Carole emplissait la baignoire et, par groupe de deux, elle les forçait à se laver. Comme elle était douce, ils ne se débattaient pas trop pendant qu'elle les savonnait. Ils émergeaient de la salle de bain enrobés dans une serviette et hop ! au suivant. Au salon, ça sentait la mandarine. Une fois que tous les membres de la meute étaient dégrassés, elle venait les rejoindre et elle leur taillait griffes et crinières. Son instinct maternel s'affûtait.

Pendant ce temps, je chargeais la machine à laver

du tas de linge sale. Quelques heures plus tard, les vêtements enfilés, les enfants n'avaient plus rien de gouttière.

En les voyant repartir propres et les pieds au sec, on se disait que notre nid était prêt à accueillir le petit scaphandrier.



«Les enfants m'ont raconté que l'Épouvantable est sur le toit. C'est toi qui l'as monté là-haut?»

Je ne soupçonnais pas que Carole le connaissait. J'acquiesçai par un hochement de tête.

«Tu as bien fait.»

À mon grand étonnement, Jean-Baptiste nous rendit visite, chose qu'il n'avait jamais faite. Depuis l'annonce du bébé à venir, il m'avait écarté de ses plans. L'arrivée de la vie prédispose mal à la destruction.

« Félicitations Carole, quel courage ! »

À part ce que je lui en avais révélé, elle ne connaissait pas Jean-Baptiste. Le ton de ce dernier, faussement cordial, me paraissait mal choisi pour établir un premier contact.

« Ravie de rencontrer celui qui pourra enfin rendre ce monde meilleur. Il paraît que vous travaillez à la solution.

— Bien modestement, je vous l'assure. »

Carole se dirigea vers le réfrigérateur, en sortit une bière et la tendit à Jean-Baptiste.

« Ne soyez pas modeste, racontez-moi. »

Elle le regardait avec défi. Un brouillard se leva dans la cuisine pour se condenser entre Carole et Jean-Baptiste.

Je tentai de le dissiper. « Qu'est-ce que tu as sous le bras ? »

Jean-Baptiste attrapa ma main tendue, trouvant le chemin pour sortir de cette brume. « Un cadeau pour le petit. »

Il me tendit une boîte enrubannée que je secouai près de mon oreille pour deviner ce qu'elle contenait. Ma respiration s'arrêta. Un tic-tac discret se faisait entendre sous l'emballage. Carole sentit mon malaise. « Qu'est-ce ce que tu as ? »

Je passai à deux doigts de lancer le paquet par la fenêtre. En voyant le sourire de Jean-Baptiste, je me ravisai et déposai la boîte sur la table. « Rien, je suis juste curieux. »

J'ouvris la boîte pour y découvrir un petit chat en bois avec une horloge au milieu du front et une langue pendule oscillant de gauche à droite. « Il est mignon, dit Carole. »

Jean-Baptiste paraissait content de son effet.

« C'est ma mère qui me l'a donné. Je ne pouvais pas m'endormir sans lui lorsque j'étais enfant. Son tic-tac m'apaisait quand venait le temps de plonger dans la nuit. »

Je me jurai qu'à la première occasion, j'allais foutre ce chat aux poubelles. Pour fuir l'ambiance, j'offris une cigarette à Jean-Baptiste et l'invitai sur le balcon.

«Le recollage des peaux est de plus en plus exigeant.»

Il tira une longue bouffée de sa cigarette.

«Ce n'est pas prêt de s'améliorer.»

Il avait raison. Nous étions souvent obligés de faire des heures supplémentaires afin de libérer l'entrepôt qui débordait. Malgré tout, je me comptais chanceux. J'avais un boulot et, dans les circonstances, ce n'était pas mal.

«Il y aura certainement une lumière au bout du tunnel, lui dis-je.

— En souhaitant que ce ne soit pas celle d'un train.»

Notre conversation peinait à dissiper le brouillard qui nous avait suivi sur le balcon. Jean-Baptiste fumait rapidement et s'alluma une deuxième cigarette.

Il me raconta qu'il avait donné sa démission pour se consacrer à temps plein à son projet. Bien que la direction lui ait offert une généreuse prime, sa décision était sans appel.

«C'est pour bientôt.»

Il ouvrit sa veste pour en sortir un deuxième paquet qu'il me plaqua sous l'aisselle. Il jeta son mégot dans la rue et partit sans me saluer.



Les mots *Au cas où* étaient inscrits sur la boîte. À l'intérieur, je découvris un revolver et des cartouches enveloppés dans un tissu blanc. Je le déposai sur une marche d'escalier. Au fond de la boîte, il y avait une petite note : « L'important n'est pas de savoir tirer, mais d'avoir une bonne raison de le faire. »

Je m'assurai que le revolver n'était pas chargé et je le remballai avec les cartouches dans le tissu avant de le glisser dans mon pantalon. Je déchirai le billet et le lançai avec la boîte dans la rue. Je courus me réfugier à l'intérieur. Par chance, Carole trempait dans la baignoire.

J'en profitai pour cacher tout ça dans un tiroir, bien enterré sous une pile de sous-vêtements. Posé sur une commode, le serpent-dragon m'observait avec ses grands yeux inquisiteurs. « Ne parle de ça à personne ! »

Je lui lançai une chaussette et il vola vers la salle de bain pour y rejoindre Carole.

Pourquoi Jean-Baptiste m'avait-il offert ce revolver ? J'espérais ne jamais avoir à m'en servir, même si les raisons de le faire se multipliaient.



Les branchies de Carole lui permettaient de passer de longues minutes sous l'eau, et je paniquais chaque fois que je la surprénais submergée. Plongée dans la baignoire, elle s'accordait à la nage interne du scaphandrier, entretenant leur complicité sous-marine.

Assis sur la toilette, je la regardais saumurer dans le sel de bain et les huiles. La peau de son ventre, tendue au maximum, laissait transparaître un réseau de veines semblables à des rivières et leurs affluents.

Bientôt, les digues céderaient et le courant entraînerait avec lui le scaphandrier vers la sortie. Je me disais parfois qu'il ferait mieux de demeurer dans son habitacle, la vie en apnée me paraissant plus calme.

Carole ouvrit les yeux et m'aperçut, submergé dans mes réflexions. Elle sortit la tête de l'eau.

«Tout ça me dépasse, Carole!»

Je suffoquais. J'aurais voulu lui en dire davantage, mais les mots demeuraient bloqués dans ma gorge, comme la dernière pierre de M<sup>me</sup> Béatrice. Elle me sourit.

«Ça va aller.»

Elle prit ma main et la déposa sur son ventre. Je sentis quelques secousses auxquelles je répondis en pressant à mon tour les doigts sur le ventre de

Carole. La cloison qui nous séparait nous forçait à communiquer par de délicates ondes de choc. Il me raconta le bonheur de respirer dans l'eau, mais aussi son impatience de quitter cet espace restreint. Ce premier dialogue des sens avec mon fils me rassura.

« T'as raison, ça va aller. »

« Pourquoi les épouvantails ont un pieu dans le cul ? »

Comme Carole, l'Épouvantable attirait bon nombre de satellites, davantage pour ses histoires que pour sa masse.

« Bonne question. Mais surveille ton langage ! »

Toujours heureux d'avoir les enfants de gouttière comme auditoire, il leur servit une autre histoire.

« C'est pour les empêcher de fuir. Et aussi pour leur faire surveiller les légumes. Avant d'être assis là-dessus, j'étais un petit morveux comme vous. Un morveux qui passait ses nuits dehors à brûler les voitures et les chats. C'était le bon temps, mais les services sociaux ne l'entendaient pas de la même façon. Ils ont essayé de me casser, de faire de moi un bon petit gars qui fait ce qu'on lui dit de faire quand

on lui dit de le faire. Un aveugle, comme tout le monde.

Ils m'ont emmuré dans une petite chambre sans fenêtre, mais je trouvais toujours un moyen de m'enfuir, et eux le moyen de me retrouver. Ils ont dû se rendre à l'évidence qu'ils n'y arriveraient pas avec cette méthode. À la fin, ils ont pris les grands moyens.

Ils m'ont attaché à une table et ont appelé le boucher, un gros lard barbu pas très sympathique. Avec une scie, le gars m'a coupé les pieds et les mains. Je me débattais et le sang giclait dans tous les sens. Je criais comme un animal, mais le boucher n'était pas du genre sensible.

— Crois-moi, qu'il me disait, c'est pour ton bien. »

L'Épouvantable imitait le boucher avec une voix basse et rauque, qui faisait forte impression sur les enfants.

« Pendant que le barbu me charcutait, les autres m'expliquaient que depuis des semaines, les cochons envahissaient les jardins pour tout piller. Il fallait que quelqu'un fasse ce travail. Ils avaient besoin d'un épouvantable ! »

Il avait monté le ton d'un cran et les enfants, terrorisés, s'étaient serrés les uns contre les autres.

« Une fois vidé de mon sang, je l'ai vu sortir d'autres outils pour m'éviscérer ! »

— Ça veut dire quoi, *éviscérer*, M. L'Épouvantable?, demanda un enfant.

— Ça veut dire qu'il m'a ouvert le ventre pour y arracher ce qu'il trouvait inutile. Il n'a laissé que le minimum. Le reste a fini dans un sac. Vous croyez que tout ça fait mal? Écoutez la suite.

Un autre gars est arrivé et m'a passé un manche à balai d'un poignet à l'autre pour me donner cette stupide pose de crucifié. Le bâton ne passait pas facilement. Il frappait le manche avec une mailloche, déchirant mes nerfs, mes muscles et mes os. Je serais les dents.»

L'Épouvantable s'arrêta un moment et un enfant vint lui donner à boire.

«Et pour l'autre pieu, M. l'Épouvantable?

— Si vous voulez tout savoir, pour l'autre pieu, c'est un peu plus simple. Comme il y a déjà un trou...»

Les enfants pouvaient bien se passer de quelques détails. Son histoire en contenait déjà assez jusque-là.

«Ils ont pris de la paille pour combler le vide, bourrant chaque fente. Je me suis réveillé planté au beau milieu des légumes avec une chemise à carreaux et un ridicule chapeau de paille. Après quelques années, plus personne ne s'occupait du jardin et on m'a planté au coin d'une rue. Au lieu de

surveiller les récoltes, je me suis mis à récolter des raclées.»

Il prit une pause. Le rire de l'Épouvantable brisa le lourd silence qui régnait dans la cabane.

«Ne vous laissez jamais empaler, les enfants. Avec un pieu, on ne va nulle part. On n'est bon qu'à faire fuir les corneilles.»

Assis sur leurs seaux, les enfants serraient les fesses.

À la une du journal, on peinait à reconnaître l'immeuble. L'explosion avait éventré la façade, exhibant l'intérieur carbonisé des trois logements. Sur les trois pages suivantes, on pouvait admirer briques, verre brisé, mobilier et corps en pièces gisant dans la rue et sur les voitures. Derrière un cordon de sécurité, quelques badauds regardaient policiers et pompiers fouiller dans les débris. En arrière-plan, j'aperçus un serpent-dragon perché sur le camion d'incendie.

Le journaliste confirmait que des traces d'explosifs avaient été découvertes dans les décombres, ce qui ne laissait plus de doute sur la cause de l'explosion. « Nous confirmons que nous avons affaire à un désaxé », affirmait sans nuance le chef de police.

Jusqu'ici, les autorités avaient identifié quatre des sept victimes. Jean-Baptiste était du nombre, ainsi

que les trois locataires qui habitaient en dessous, « présents au moment de la tragédie ». On cherchait toujours à identifier les trois autres corps, des passants retrouvés dans la rue, sous les gravats : « une fillette d'à peine dix ans et un couple d'origine asiatique, valises à la main. » La possibilité que d'autres corps puissent être retrouvés « n'était pas écartée ».

Les voisins interrogés affirmaient que « Jean-Baptiste était un homme sans histoire, un bon voisin, plutôt jovial ». Personne ne comprenait ce qui aurait pu motiver son geste.

L'article ne rapportait rien de plus sur les circonstances de l'explosion. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer la main de Jean-Baptiste prise d'un spasme au moment de raccorder le détonateur à l'engin explosif. Seul chez lui, il avait raté sa cible et fait beaucoup de dommages collatéraux.

Je rangeai le journal. Le serpent-dragon orphelin se posa sur mon épaule. Je pensai à M. Foo et à sa femme, passant en face de l'appartement de Jean-Baptiste alors qu'ils se rendaient à l'aéroport.

Dans la cuisine, le tic-tac du chat pendule ponctuait le silence. Le sinistre félin me regardait avec ses grands yeux noirs. Je me levai pour le prendre, lui arrachai la langue et le lançai à travers une fenêtre. Une fraîche brise printanière pénétra dans la cuisine, suivie par le parfum de mort des ordures qui dége-  
laient.



Je ne pus résister à l'appel de la taverne. Je commandai une pinte de bière et sept whiskys. J'avais envie de boire seul, à la mémoire de Jean-Baptiste, mais le vieux Jimmy prit place à ma table pour me raconter ses derniers ennuis.

Il avait le teint jaunâtre. Son médecin lui avait encore sommé d'arrêter de boire. À voir sa main trembler lorsqu'il portait le verre à ses lèvres, on comprenait que pour lui, l'abstinence n'était pas une alternative. Il n'évoqua pas l'explosion. Il ne devait pas lire les journaux.

J'enchaînai rapidement ma bière et les deux premiers whiskys. Comprenant qu'il ne pourrait pas tenir le rythme, Jimmy alla rejoindre Steve au bar. Le vétéran savait battre en retraite au bon moment.

J'enfilai les quatre autres whiskys, savourant chaque fois la chaude et consolante caresse. Je laissai le dernier à la place où Jean-Baptiste avait l'habitude de s'asseoir et sortis.

Plusieurs bâtiments s'affaissaient et les rues étaient jonchées de débris. D'un pas mal assuré, je zigzaguai entre les sacs d'ordures et les gens qui dormaient dans des niches de carton, près de feux de poubelles. La lumière des réverbères dardait mes rétines. Étourdi et nauséeux, je m'agenouillai pour vomir.

Quelques hommes sales et laids éventraient des sacs noirs avec leurs mains tristes, espérant trouver

quelque chose à manger. Devenue un vaste dépôt, la rue n'était plus que le cimetière de ce qu'elle avait été. Comment en était-on arrivés là ?

Toute cette misère et cette indifférence me donnaient des envies d'offrir un hommage terroriste posthume à Jean-Baptiste et de tenter moi aussi de faire la une. Je larguerais du napalm sur ces rues du désespoir et j'irais valser au milieu des flammes. Je dynamiterais les échafauds et livrerais les bourreaux en pâture aux cannibales. J'abrégerais par le feu la lente agonie des pensionnaires du Centre de longue durée. Je ferais exploser l'entrepôt de peaux cassées et regarderais les morceaux s'envoler au ciel, dans un grand feu d'artifice de chairs et de gravats. Je raserais tout et fuirais avec Carole. Nous irions accueillir le scaphandrier loin de ce bourbier où le ciel n'existe plus. En admettant qu'ailleurs, il y ait quelque chose de mieux à espérer.

Une détonation résonna, coupant net le flot de mes pensées noires. La rue se figea et les regards se croisèrent. Quelques secondes après, tous reprirent leurs occupations. Les coups de feu, comme le reste, deviennent vite des habitudes.

La marche me dégrisa un peu et mon pas devint plus rapide. Je n'avais plus le goût de m'attarder davantage dans la rue, ni dans mon ivresse.



Le lendemain, je me déclarai malade et demeurai à la maison avec Carole. Je lui racontai l'explosion de Jean-Baptiste et mon détour à la taverne. Je lui racontai les cannibales, les échafauds et les dommages collatéraux. Je lui racontai les envies de napalm, la dynamite, les incendies et le courage du kamikaze. Je lui racontai les peaux sans cesse cassées. Je lui racontai tout.

À la fin de la soirée, je montai trois seaux remplis de larmes sur le toit, les miennes cette fois.



Mon escapade nocturne à la clinique était bien planifiée : cartes d'accès, personnel réduit et complice. L'écho de mes pas résonnait avec force dans le corridor, accentuant ma nervosité.

Au bout du couloir, le gorille m'attendait. Je lui remis les cartons de cigarettes et le montant d'argent promis. Il prit la liasse et la compta à deux reprises avant de m'ouvrir.

Dans le frigo, les peaux restaient froides pendant quelques semaines en attendant que la famille les réclame. Comme peu de gens pouvaient se payer les frais funéraires, elles finissaient généralement à l'incinérateur, qui faisait aussi office de fournaise pour chauffer le bâtiment.

J'ouvris des dizaines de caisses avant de trouver. Je prélevai ce que je jugeai de bonne qualité. En moins

de dix minutes, j'avais ce qu'il me fallait, bien ensaché au fond d'une glacière dans un sac à bandoulière.

Je saluai le gorille et fis le chemin inverse. Comme je l'espérais, je ne croisai personne. À la maison, je mis tout ça au frigo et retournai profiter des quelques heures de sommeil qu'il me restait avant de me remettre au travail.



« Qu'est-ce que tu transportes dans cette glacière? », me demanda l'Épouvantable.

Je possédais tout l'outillage nécessaire pour recoller les peaux. J'installai ce matériel sur une table de fortune dans la cabane.

« Inutile de sortir tes instruments de torture, tu sais très bien que je ne sens rien.

— Tant mieux, on n'aura pas besoin d'anesthésie. »

Lorsque je sortis la première main, l'Épouvantable comprit ce que j'avais en tête et me jeta un regard inquiet. Avec mon tablier blanc, je devais ressembler à un boucher. « Fais-moi confiance. Et regarde ailleurs si tu ne te sens pas le cœur solide. »

Je commençai à rabouter l'Épouvantable. Je n'étais pas aussi habile que Jean-Baptiste, mais je me débrouillais bien. L'Épouvantable, assez calme

compte tenu de la nature des opérations, garda le silence.

Avec des broches et des rivets, je ressoudai les os au bois. Je brisai ensuite le bâton retenant ses bras en croix, à la hauteur des coudes et des épaules. Même si l'Épouvantable ne ressentait pas de douleur, le bruit des cassures le fit grimacer. Je vissai des pentures pour simuler des articulations et je réunis peaux, muscles, tendons et veines.

Je terminai mon ouvrage en joignant les deux pieds à ses chevilles. Il ne restait plus qu'à espérer que le sang veuille bien irriguer ces chairs mortifiées. La pâle chaleur du printemps naissant nous donnait une raison d'y croire.



Carole me réveilla avec les yeux remplis de certitude. Les contractions devenaient régulières, le scaphandrier voulait rejoindre l'air libre.

Aucun taxi ne pouvait se rendre chez nous à cause du chaos dans les rues, et l'idée de nous aventurer à pied dans ce bordel ne me rassurait pas. Je décidai que les ruelles seraient une meilleure option.

Carole peina à descendre les marches. Au bas de l'escalier, une douleur l'arrêta. Tout autour, on entendait des cris mêlés aux sirènes des voitures de police. En atteignant la ruelle, une autre contraction la figea sur place.

«Je ne crois pas que je vais y arriver.»

Je commençais à trouver insensé de nous être engagés dans cette marche forcée. Après à peine dix

pas, une autre contraction nous arrêta. Carole s'accrochait à moi. Ses cris se joignaient au bruit des rues. J'essayais de demeurer solide.

« Oui, tu vas y arriver. »

Elle s'agenouilla pour reprendre son souffle, pieds et mains au sol, épuisée. Une goutte me tomba sur la tête, puis une autre. Rapidement, le ciel creva ses eaux. Une froide averse s'abattit sur nous.

En regardant autour, je ne voyais aucun endroit décent, ou à tout le moins propre, pour un accouchement. Mon fils allait naître dans les poubelles. Carole gémissait. « Je ne vais pas y arriver. »

Je la relevai et l'aidai à avancer, mais une autre contraction, plus puissante que ma détermination, la fit chuter au sol. Ses branchies s'ouvraient toutes grandes par spasmes rapides. L'oxygène se raréfiait. La pluie, devenue torrent, formait des rigoles dans la boue.

L'extrémité de la ruelle me paraissait anormalement sombre et j'avancai pour y voir plus clair. Tâtonnant dans l'obscurité, je compris que l'affaissement d'un édifice bloquait le passage. Nous étions coincés dans un cul-de-sac, obligés de revenir sur nos pas.

À l'autre bout de la ruelle, je remarquai deux silhouettes qui s'avançaient vers nous. Je n'arrivais pas à les distinguer. La pluie ruisselait dans mes yeux et le seul réverbère encore allumé n'offrait qu'une faible lumière. En sourdine, j'entendais les cris de Carole. Je m'en voulais d'avoir préféré ce trajet.

Je revins auprès de Carole, qui n'avait rien vu, concentrée sur son labeur. Les silhouettes s'approchaient toujours. Je repensai à l'affamé qui m'avait attaqué avec un os. Mon sang pulsait dans mes tempes. J'essayai mes mains moites sur mon pantalon. Je devais réagir.

Je sortis le revolver de Jean-Baptiste d'une poche de ma veste, retirai le cran de sûreté et pointai l'arme en direction des silhouettes. « N'avancez pas ou je tire ! »

Avec la noirceur et ce déluge, eux non plus ne devaient pas voir ce qui les menaçait. La contraction prit fin et Carole leva la tête. Elle regarda l'arme, puis la cible, puis mes yeux.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— Je nous protège, Carole ! »

La situation me donnait-elle d'autre choix ? Je ne voulais pas que ces cannibales nous avalent ! Je voulais être témoin de la vie de mon fils. J'en avais assez de cette faim et de ce malheur à ciel ouvert. Ce monde m'obligeait à me défendre et c'était ce que je faisais, arme au poing.

Ramenant mon regard vers la ruelle, je reconnus Patrick et Octavio, deux enfants qui dormaient parfois chez nous. Ils me souriaient, sans s'inquiéter de la menace que je pointais sur eux. Soulagé, je baissai le revolver, puis j'entendis un coup de feu.



L'origine de la vie s'explique par une partie de billard planétaire. Éric m'avait un jour exposé cette théorie voulant que la vie sur Terre provienne d'autres corps célestes.

« Si une météorite percute une planète avec le bon angle, l'impact projette dans l'espace des fragments de celle-ci, qui deviendront à leur tour des météorites voyageant dans l'espace pour percuter d'autres planètes et ainsi de suite. Bien sûr, tout ça se passe sur des millions d'années. »

Éric n'avait pas peur des grands espaces-temps.

« Et la vie dans tout ça ? »

— En fait, certaines bactéries peuvent proliférer dans des conditions extrêmes. Si on admet qu'une bactérie ait pu survivre sur une planète en apparence

stérile et qu'un impact de météorite l'ait projetée dans l'espace vers une planète plus propice, eh bien, elle profitera de ce nouveau climat pour se développer, se multiplier et, éventuellement, créer la vie.

— Nous avons été colonisés par des bactéries!

— Ce n'est pas tout. Pour que le coup de billard soit réussi, il faut que les conditions pour créer la vie soient réunies, que la planète tourne autour d'une étoile de classe spectrale G2, ni trop chaude, ni trop froide, et que ce système solaire soit assez loin du centre de la galaxie. Ensuite, sa distance, son orbite et sa rotation doivent être parfaites et son sol doit contenir quatre éléments essentiels : carbone, hydrogène, oxygène et azote. Je pourrais continuer longtemps la liste.

— Notre existence repose alors sur une suite d'accidents cosmiques?

— Oui, mais une question demeure : qui joue au billard?»

Il avait poursuivi en racontant le passage d'une météorite dans l'atmosphère. La violence du choc qui la pulvérise. La chaleur considérable qui est produite. La lumière.

«Pendant ce temps, sur la Terre, avec de la chance, on peut voir des étoiles filantes.»

Il leva la tête vers l'obscurité.

Je m'étais tiré dans le pied.

« Carole va avoir son bébé », soufflai-je aux enfants, le visage tordu de douleur.

Patrick regarda Carole avec toute l'empathie dont il était capable. C'était énorme.

« Ça va aller, j'ai vu ma mère sortir plusieurs de mes frères. Toi, essaie de ne pas perdre tout ton sang. »

J'enlevai ma chaussure pour voir le sang jaillir de l'endroit où la balle était ressortie. La brûlure était vive. Patrick me tendit sa veste, m'invitant à faire pression sur la plaie pour arrêter l'hémorragie. Ce petit gars en avait vu d'autres.

Carole profita d'une pause entre deux épisodes de douleur. Elle respirait profondément, se préparant à la prochaine contraction.

« Ça va ? »

— Comme un imbécile qui s'est tiré dans le pied.  
Et toi ?

— Je ne croyais pas que ça ferait aussi mal.

— Moi non plus ! »

Elle ne me parla pas du revolver, que je rangeai prudemment dans une poche de ma veste.

« Restez ici, on ramène un docteur. »

J'eus à peine le temps de leur dire de demander le docteur Rousseau qu'ils couraient déjà en direction de l'hôpital.

Je regardais ma blessure en pestant contre Jean-Baptiste. Quel con je faisais avec un pied invalide dans un moment pareil !

« Je le sens, il pousse ! »

Je rampai vers elle et, maladroitement, je l'aidai à retirer son pantalon.

« Ce n'est pas comme ça que j'avais imaginé ce moment. »

Malgré sa douleur, Carole me souriait, étendue à demi-nue dans la boue, trempée de sueur et de l'averse, avec son ventre au bord de la rupture.

J'épongeai son visage du revers de ma veste en attendant la contraction, qui fut violente. Carole eut un moment de panique et se mit à trembler de tous ses membres. Son regard fuyait le mien. Elle hurlait.

« Il va sortir ! »

Sa tête entre mes mains, je l'invitai à accorder sa respiration à la mienne. Un calme partiel revint. Elle eut trois autres contractions au bout desquelles je vis apparaître le bout d'une petite tête, qui rentra aussitôt. Il changeait peut-être d'avis en apercevant ce qui l'attendait à l'extérieur.

« Quel sale temps pour me faire courir dans les rues ! »

Le docteur Rousseau arrivait enfin pour prodiguer les derniers encouragements à Carole, qui mobilisa ses forces afin d'aider le petit bonhomme à trouver la sortie. On vit la tête se pointer à nouveau à la proue et y rester. Le reste de son corps s'accrochait encore un peu au bastingage. Il prenait une pause avant de chavirer pour de bon, mais les poussées répétées de Carole réussirent à le convaincre de nous rejoindre. Puis, il cria.

Le docteur, que rien ne semblait étonner, riait de bon cœur. « Félicitations pour ce magnifique petit garçon ! Il semble heureux comme un poisson dans l'eau. »

Je remarquai tout de suite les petites mains palmées et les branchies qui striaient son cou. Avec ce déluge qui nous tombait dessus, ça me rassurait que

notre petit homme ait hérité des attributs aquatiques de sa mère.

Le docteur Rousseau enveloppa le poupon dans la veste que Patrick lui avait prêtée et le posa sur le ventre de Carole. Il me tendit un scalpel pour que je coupe le dernier lien qui le retenait à sa mère, chose que je ne fis pas. J'avais perdu beaucoup de sang. Ma tête était lourde. Je m'évanouis dans les flaques d'eau rougeâtre qui nous entouraient.

Le lendemain, un taxi nous ramena à la maison, naviguant entre les débris causés par les émeutes de la veille. Le bref parcours nous permit de constater que la soirée avait atteint de nouveaux sommets de violence. Cette fois-ci, les lessiveuses peinaient à ramasser toutes les épaves et les peaux cassées qui jonchaient le sol.

Carole monta les trois séries de marches avec lenteur, portant le poupon bien saucissonné dans une couverture de coton. Quelques pas derrière elle, j'essayais de suivre, peu habile avec mes béquilles.

Elle posa le petit dans le landau et s'étendit sur le sofa. Avant même que je lui apporte la pomme qu'elle m'avait demandée, elle dormait déjà. Assis sur la berceuse, j'avalai le fruit en prenant la mesure de la nouvelle démographie de l'appartement.

J'écoutais la respiration courte et saccadée de notre enfant qui contrastait avec celle, plus profonde, de Carole. Le serpent-dragon se posa sur mes cuisses, ajoutant une troisième respiration à cette partition pour vents essoufflés.

Après tout au plus une heure de pause, le petit réclama le sein de sa mère à grands renforts de pleurs. Je pris le baluchon dans mes bras et le rendis à sa mère. Voir Carole satisfaire sans attendre les appétits de Léo après l'effort de l'accouchement m'apparaissait une tâche insensée.



Même minuscule, Léo était devenu le centre de nos vies. Nous orbitons autour, défiant la loi de la gravité. Carole et moi tentions de recréer les conditions propices à la vie sur cette petite planète fragile.

Je caressais souvent sa surface, fasciné par l'absence de cratère. Une douce plaine, sans les cicatrices et les balafres que le temps amène. Mes doigts frôlaient son cou, prenant soin de ne pas obstruer ses branchies, petits geysers, seules aspérités sur cette terre vierge aux premiers jours de son évolution.

« Qu'est-ce que tu fais avec cette canne? », me demanda l'Épouvantable.

Malgré ma blessure, j'avais réussi à me hisser sur le toit avec ma boîte à outils. Par chance, la balle avait traversé mon pied sans briser d'os ou de tendons.

« Disons seulement que je ne suis pas très bon tireur. »

J'avançai à sa hauteur pour examiner ses chairs. Les cicatrices guérissaient bien. Je massai ses nouveaux membres pour stimuler la circulation sanguine et constatai qu'ils s'intégraient bien au reste. Doigts et orteils bougeaient sur commande.

« Tu veux que je te prête un pied? »

Il rit pendant que je lui offrais de l'eau. Il avala une grande rasade, manipulant la bouteille avec habileté. J'étais satisfait de mon travail.

« Bientôt, c'est moi qui casserai des gueules ! Ça va être terrible ! »

Il disait ça pour lui-même. Je ne répliquai rien.

Comme promis, Patrick et Octavio vinrent me rejoindre et j'entrepris avec eux le démantèlement du petit bidonville. Une grande partie de ce barda fut lancé dans la rue, fournissant du combustible pour les feux nocturnes. Le reste fut entassé dans un coin du toit, en prévision de l'hiver prochain. Une fois le travail accompli, je récompensai les enfants en leur donnant des allumettes. Les petits incendiaires décampèrent vers la ruelle, sans doute pour rejoindre le reste de la bande.

Avant de redescendre, je sortis une scie de ma boîte et me rapprochai de l'Épouvantable. La lame mordit aisément le bois. Au bout d'une courte série de va-et-vient, le pieu se brisa, laissant choir l'homme de paille au sol.

Ses jambes, dont les muscles atrophiés ne pouvaient pas supporter le poids de son corps, s'entrecroisaient de façon désarticulée. Agenouillé devant lui, je démêlai tout ça et l'aidai à s'adosser à la cheminée. Comme le soleil de mai tapait fort, je plantai un chapeau de paille sur la tête de l'Épouvantable. Il me sourit.

« Tu vas devoir réapprendre à marcher.

— T'inquiète pas, j'ai vécu pire. T'as pas une autre canne ?

— Repose-toi. Bientôt, je te prêterai la mienne. »



Le mois de mai soufflait sur nous ce vent chaud qui ramène la vie en accéléré. Les arbres se rhabillaient de bourgeons et des pousses de gazon profitaient des fissures dans l'asphalte pour se pointer le nez dans la rue.

Au même moment, les quintes de toux matinales sur les balcons et l'odeur des sacs à ordures éventrés réintégraient notre quotidien. À défaut d'être parfait, ce printemps appliquait un peu de douceur sur la ville à vif.

J'avais raconté aux enfants mon intention de fleurir la toiture. Peu de temps après, ils m'aidèrent à monter de la terre et du gravier. Les nombreux seaux de larmes servirent de pots, dans lesquels je plantai géraniums, bégonias, pétunias, capucines et tournesols. Ces larmes nées dans la douleur étaient

maintenant nécessaires à l'existence de toutes ces jeunes pousses.

J'essayai d'agencer les fleurs en respectant une certaine harmonie, les tournesols dans les quatre coins et le reste en alternance selon les couleurs.

Dans leur empressement, les enfants renversaient parfois des seaux et je m'arrêtais pour leur enseigner comment bien faire le travail. J'aimais les voir, les mains dans la terre, réaliser quelque chose de beau, d'utile. Ils y étaient si peu habitués.

M. Leonetti nous prêta main-forte, agrémentant le travail avec son répertoire classique, accompagné en sourdine par les sirènes des voitures de police. Il avait apporté des boutures de vignes, désireux de faire ses propres vendanges. Une rangée de vingt arbrisseaux fut aménagée.

«Avec un peu de chance, d'ici quelques années, nous pourrons mettre en bouteille un rouge honnête.»

L'Épouvantable ne put s'empêcher de rire. «Leonetti, si on survit jusque-là, je vous écraserai volontiers ces raisins et on boira un bon coup à la santé de l'Apocalypse!»

Je terminai le travail en plantant le revolver dans un seau où poussait un tournesol, *au cas où*.



De nouvelles mesures de restriction plongeaient la ville dans le noir.

«Ce qu'il y a de bien avec ces coupures électriques, c'est qu'on peut voir les quelques étoiles restantes.»

Éric avait fini par accepter mon invitation, transformant le toit en observatoire.«Installe-toi où tu veux.»

Il s'affaira dans un coin à sortir son équipement, nettoyant les lentilles qu'il assemblait les unes aux autres. Pendant ce temps, on entendait au loin le bruit des hélicoptères qui sillonnaient la ville afin de repérer les imprudents qui ne respectaient pas le couvre-feu. Leurs faisceaux lumineux balayaient les rues, indiquant aux équipes au sol les endroits où frapper.

Éric, concentré sur sa tâche, ne semblait pas gêné par le brouhaha.

«Nous sommes chanceux. Il n'y a pas un nuage dans le ciel.»

Il déposa l'instrument sur le trépied et commença à faire des ajustements, l'œil planté dans la lunette.

«C'est difficile de se repérer avec toutes les étoiles qui s'éteignent chaque soir. On n'est jamais sûr de trouver ce qu'on cherche.»

Parfois, il délaissait le télescope pour mettre à jour une carte du ciel étalée sur le sol en s'éclairant d'une lampe de poche. L'Épouvantable suivait avec intérêt les recherches d'Éric. « Alors, tu trouves? »

Éric ne répondit pas, trop absorbé à relier les étoiles entre elles pour se tisser de nouveaux points de repère. Il fouilla longtemps le ciel, sans jamais montrer d'impatience, effectuant de menus réglages sur son engin. « Ça y est, j'ai retrouvé Orion! »

Je passai une partie de la nuit à observer le ciel avec Éric et l'Épouvantable. Il nous parla du rôle des nébuleuses, résidus de l'explosion d'une étoile mourante. Ces nuages, composés des éléments chimiques essentiels à la vie, s'amalgamaient entre eux pour donner naissance à de nouvelles étoiles.

Visiblement impressionné par l'observation du ciel, l'Épouvantable se mis à philosopher avec Éric.

« Nous sommes d'une émouvante insignifiance.

— Une tribu minuscule, sur une planète plutôt petite, dans une galaxie moyenne, en banlieue de l'univers, compléta Éric. »

Le bourdonnement d'un hélicoptère qui passait à proximité nous tira de notre rêverie. L'Épouvantable courut se cacher dans sa cabane, Éric et moi à ses trousses. Bien que petits, nous étions à l'abri.



Quelques semaines plus tard, les seaux vinrent à manquer. Je fabriquai des bacs en bois pour créer un potager. J'avais cessé de réparer les peaux cassées. J'étais désormais jardinier.

Les enfants m'aidèrent à mettre en terre une grande variété de graines et de plants. La patience s'occuperait du reste.

Chaque jour, la croissance de la verdure faisait oublier tout ce qui s'écroulait autour. Du toit, on voyait toujours plus de bâtiments s'affaisser. La ville se recroquevillait, broyant ses habitants dans son ventre. Notre immeuble, lui, était une aire protégée au cœur d'un monde qui s'effritait.

L'intérêt de l'Épouvantable pour les plantes m'étonnait. Je croyais qu'aussitôt libre, il aurait quitté le toit pour reprendre sa place dans la rue.

«Je n'aurais jamais cru me retrouver à nouveau au milieu d'un jardin.

— T'aimes ça ?

— Tu devrais repoter les tournesols et biner davantage autour des haricots. La pluie a compacté la terre et ça étouffe les racines. »

Je lui tendis le râteau, qu'il accepta. S'aidant de ma canne, il sillonna les allées du jardin. Au bout d'un moment, il se pencha pour repiquer une allée de carottes. Il se dirigea vers les vignes de Leonetti. Il

s'accroupit devant un plan et avança sa main droite, qui fut prise d'un spasme. Il serra le poing et, après quelques secondes, le rouvrit. Le tremblement avait cessé. Ses gestes redevinrent précis.

En août, curieuse de voir ce que j'y fabriquais, Carole monta sur le toit avec Léo, qui serrait le serpent-dragon dans ses bras.

En voyant les enfants s'amuser avec Éric, l'Épouvantable debout avec son arrosoir et les seaux non plus remplis de larmes, mais débordant de verdure, le regard de Carole s'illumina. Elle sourit.

J'avais réussi.

Avec Carole et Léo, j'observai les lumières de la ville en transit vers la nuit. Le soleil se heurtait aux immeubles, puis se cachait derrière pour fabriquer le crépuscule. L'énorme boule d'hydrogène et d'hélium en fusion nous projetait son vent solaire en pleine figure.

Tout le quartier ouest flambait.



## REMERCIEMENTS

Merci à Martin Winckler d'avoir soufflé sur les braises, à Éric Simard d'avoir entretenu le feu et à Antoine Tanguay d'y avoir jeté beaucoup d'huile.

Merci pour leur précieux support à la mesure Première Ovation et au programme de mentorat de l'UNEQ.

Merci Carole, euh... Lucie.

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER  
Nikolski

Clint HUTZULAK  
Point mort

Tom GILLING  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

Serge LAMOTHE  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha  
(théâtre)

Thomas WHARTON  
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS  
Catéchèse

Paul QUARRINGTON  
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN  
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE  
Tarquimpol

C S RICHARDSON  
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE  
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT  
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA  
Une brève histoire du tracteur  
en Ukraine

Thomas WHARTON  
Logogryphe

Howard McCORD  
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK  
Effigie

Max FÉRANDON  
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI  
Grande plaine IV

Lori LANSENS  
Les Filles

Nicolas DICKNER  
Tarmac

Toni JORDAN  
Addition

Rawi HAGE  
Le cafard

Martine DESJARDINS  
Maleficium

Anne MICHAELS  
Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER  
Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA  
Deux caravanes

Sarah WATERS  
L'Indésirable

Hélène VACHON  
Attraction terrestre

Steven GALLOWAY  
Le soldat de verre

Catherine LEROUX  
La marche en forêt

Christine EDDIE  
Parapluies

Marina LEWYCKA  
Des adhésifs dans le monde moderne

Lori LANSSENS  
Un si joli visage

Karoline GEORGES  
Sous béton

Annabel LYON  
Le juste milieu

Dominique FORTIER  
La porte du ciel

David MITCHELL  
Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY  
Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS  
Griffintown

Margaret LAURENCE  
Une maison dans les nuages

Patrick deWITT  
Les frères Sisters

Serge LAMOTHE  
Les enfants lumière

Isabelle FOREST  
Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN  
Minuscule

Hélène VACHON  
La manière Barrow

Diane SCHOEMPERLEN  
Encyclopédie du monde visible

Marina LEWYCKA  
Traders, hippies et hamsters

Deni Y. BÉCHARD  
Remèdes pour la faim

C S RICHARDSON  
L'empereur de Paris

Richard DALLAIRE  
Les peaux cassées

Catherine LEROUX  
Le mur mitoyen

Larry TREMBLAY  
L'orangerie

Rawi HAGE  
Carnaval

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

**Alexandre BOURBAKI**

Traité de balistique

**Martine DESJARDINS**

Maleficium

L'évocation

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**

Nikolski

Tarmac

**Christine EDDIE**

Les carnets de Douglas

Parapluies

**Dominique FORTIER**

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

**Rawi HAGE**

Parfum de poussière

**Andrew KAUFMAN**

Tous mes amis sont des superhéros

**Lori LANSSENS**

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt

**Annabel LYON**

Le juste milieu

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**C S RICHARDSON**

La fin de l'alphabet

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse

**Thomas WHARTON**

Un jardin de papier

**Margaret LAURENCE**

*Le cycle de Manawaka*

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins









Composition : Isabelle Tousignant  
Révision : Caroline Décoste  
Correction d'épreuves : Valérie Lanctôt  
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR  
EN AOÛT 2013  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Les peaux cassées* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 7 arbres, d'économiser 25 335 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 384 kilos de déchets solides et de 998 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 3<sup>e</sup> trimestre 2013  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec